

NOTICE

SUR

Émile WAXWEILER

PAR

Ernest MAHAIM

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

EXTRAIT de *l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique*
cent et quatrième année, 1938

BRUXELLES

PALAIS DES ACADEMIES

1, RUE DUCALE

1937

XXII

151

8



L. BUISSET

L. Buisset

Notice sur Emile WAXWEILER

MEMBRE DE L'ACADEMIE,

*né à Malines le 22 mai 1867,
décédé à Londres le 26 juin 1916.*

Une intelligence souveraine, qui comprend tout et très vite, un caractère d'acier, dont la volonté n'exclut pas la souplesse, une curiosité avide de tout savoir, recueillant, analysant, classant les renseignements de tous genres, et, par-dessus tout, les dons les plus brillants de la persuasion, au service d'une action toujours tendue; tout cela était réuni chez Waxweiler.

Peu d'hommes ont disposé d'autant de privilèges intellectuels. Peu d'hommes ont rencontré des circonstances aussi exceptionnelles et ont su les utiliser.

Le tragique de sa destinée est d'avoir été fauché en plein travail, en pleine ascension, au moment où tout le monde attendait de lui de grandes et utiles actions.

Il laisse une œuvre inachevée, mais déjà tellement riche et substantielle qu'elle a des continuateurs et qu'elle ne périt pas.

I.

SA CARRIÈRE.

WAXWEILER (*Emile-Pierre-Clément*) est né à Malines le 22 mai 1867. Son père y était professeur de mathématiques au Collège communal, qui devint dans la suite l'Athénée royal. Sa famille était probablement originaire de l'Allemagne ou du grand-duché de Luxembourg. Une partie de son ascendance maternelle était française.

Emile Waxweiler fit ses humanités à Bruges, puis à Malines, où son père fut nommé préfet des études. On nous dépeint l'enfant comme de caractère gai, extrêmement actif, entreprenant; il dirigeait déjà un journal d'élèves à l'Athénée de Malines. Fort intelligent, il obtint le premier prix au concours général en troisième latine. Il exerçait une influence profonde sur ses disciples.

C'est son père qui le poussa à faire des études d'ingénieur. Il eût préféré des études littéraires, mais il eut toujours un goût accentué pour les mathématiques et les raisonnements rigoureux et précis. Il entra à l'Ecole du Génie civil de Gand, dont il sortit, en 1891, ingénieur honoraire des Ponts et Chaussées.

Ce n'était pas un étudiant ordinaire. Ses disciples ont gardé de lui le souvenir d'un « animateur » plein d'ardeur et de foi pour les idées qu'il professait. Il s'était lancé dans l'étude des questions sociales. Il fonda, en

Notice sur Emile Waxweiler.

février 1891, un *Cercle d'études sociales* (1) dont il était l'âme et qui joua un certain rôle dans la formation de la jeunesse de Gand. Dès sa sortie de l'Université, il s'occupa avec ardeur d'une *Société libérale pour l'étude des sciences et des œuvres sociales*, où se rencontraient notamment des industriels et des magistrats. Il semble aussi qu'il prit part effectivement à certaines œuvres sociales. On a gardé le souvenir de son action à des Cuisines populaires. On assure que Waxweiler exerça même une influence jusque dans les milieux patronaux, où régna, dit-on, une plus large compréhension des questions syndicales que dans d'autres régions industrielles. Waxweiler forma à l'Université des amitiés indissolubles : Gustave Abel, Charles Christophe, Alfred Van der Stegen, Louis Varlez, Léonard Willems et combien d'autres y sont restés fidèles. Leur groupe se prolongea au delà des années d'université.

Au concours des bourses de voyage du Gouvernement de 1892-1893, Waxweiler obtint une bourse par 90 points sur 100. Il l'utilisa en faisant, avec M. Van der Stegen, un voyage aux Etats-Unis (été de 1893) qui fut pour lui plein d'enseignements. Il revint de là avec des connaissances et des idées quelque peu différentes de celles qui avaient cours en Belgique. Il les fit connaître dans des conférences et dans un petit livre sur les *Hauts Salaires aux Etats-Unis*, dont nous dirons quelques mots plus loin.

(1) Voir *Almanach de l'Université de Gand*, Gand, Hoste, 1892, pp. 55-61.

Il fut bientôt remarqué par les dirigeants du parti libéral de Gand. Le bourgmestre, M. Hippolyte Lippens, se l'attacha un moment comme secrétaire et le fit nommer chef du Bureau du Travail, de l'Industrie et du Commerce qui venait d'être créé à l'Administration communale de Gand (mai 1894).

C'est de là qu'il fut appelé à Bruxelles pour faire partie du personnel de l'Office du Travail que le Gouvernement avait décidé de créer. Cet Office fut primitivement rattaché au Ministère de l'Agriculture et des Travaux publics, dont le titulaire était M. Debruyne, mais bientôt incorporé au Ministère de l'Industrie et du Travail, qui fut confié à M. A. Nyssens. Il y entra en qualité de commis-rédacteur dès 1895 et eut comme collègue M. Louis Wodon, avec qui il se lia d'amitié. Ses chefs hiérarchiques étaient M. Morisseaux et M. Julin. Il s'y distingua d'une façon particulière. Il fut envoyé en mission en Suisse et en Allemagne pour y étudier la législation du travail. Son rapport sur la réglementation du travail du dimanche en Suisse est une des premières publications de l'Office du Travail. Attaché au service de la Statistique, il prit une part extrêmement importante à la préparation, à l'exécution et à l'étude finale du recensement industriel de 1896. Le volume XVIII, contenant l'exposé des résultats et des méthodes du recensement est entièrement de sa main. Il est hors de doute que c'est à la suite de ces travaux au Ministère qu'il dut d'être élu, dès 1899, membre de l'Institut International de Statistique.

Le Musée Social de Paris, fondé grâce à la

Notice sur Emile Waxweiler.

générosité du comte de Chambrun, ayant ouvert en 1896-1897 un concours international sur la Participation aux Bénéfices, Waxweiler y présenta un mémoire et y obtint le premier prix (12.000 francs) sur un rapport très élogieux rédigé par Emile Levasseur, au nom du jury.

Dès le 10 juillet 1897, Waxweiler fut nommé chargé de cours à l'Ecole des Sciences Politiques et Sociales de l'Université Libre de Bruxelles, qui devait son existence à un don d'Ernest Solvay. Il y enseigna d'abord la statistique, le régime économique du travail et la science des finances. Ses attributions furent étendues dans la suite à l'économie politique (matières spéciales) et à la sociologie, avec les éléments de psychologie, aux institutions et coutumes primitives. Promu professeur extraordinaire le 13 juillet 1900, il devint professeur ordinaire le 13 janvier 1906.

Son enseignement eut, dès le début, le plus grand succès. Un de ses anciens élèves en décrivait récemment la merveille : tout paraissait clair, simple, facile à la leçon sous le regard et à entendre le professeur. Mais dès qu'il s'agissait d'étudier et de retenir la matière enseignée, on se rendait compte des difficultés que l'art du professeur avait su vaincre. Tous ceux qui ont eu l'enseignement de Waxweiler en ont gardé un ineffaçable souvenir. L'autorité de sa parole et sa puissance de persuasion étaient incomparables.

Le 6 décembre 1900, — la date en a été conservée, — Waxweiler eut l'occasion de faire une visite à Ernest Solvay au sujet de l'Ecole des

Sciences politiques et sociales. Ils causèrent longuement. Nous n'avons pas le détail de l'entretien, mais nous savons que le grand industriel offrit au professeur de le détacher du Ministère du Travail et de lui confier la direction d'un Institut de Sociologie à fonder. Waxweiler accepta, après quelques jours de réflexion, les propositions de M. Solvay.

On sait qu'Ernest Solvay était un penseur génial ⁽¹⁾ qui s'était préoccupé toute sa vie des questions scientifiques les plus élevées. Il avait une conception générale, qu'il considérait comme cohérente, de la vie et de la science. Déjà, en 1893, il avait fondé un Institut d'électro-physiologie, dont il avait confié la direction au professeur Paul Héger. Le programme des travaux de cet institut comportait notamment la vérification de certaines idées personnelles d'Ernest Solvay en matière de biologie.

Mais, « tourmenté de la pensée » et poursuivant

⁽¹⁾ Le mot n'est pas trop fort. Voir le discours de M. LANGEVIN lors de l'érection du monument Solvay à Bruxelles, le 16 octobre 1932 : « Il est remarquable qu'Ernest Solvay, en suivant la voie très personnelle qu'il s'était ouverte à vingt ans pour satisfaire son désir de synthèse et son besoin de clarté, ait obtenu, longtemps avant la théorie de la relativité, deux résultats essentiels de celle-ci, dont l'inertie et l'énergie, mais seulement de manière qualitative et sans pouvoir aller, comme Einstein, jusqu'à la confirmation expérimentale. Cette double prescience témoigne chez Solvay de qualités scientifiques de premier ordre ». *Hommage national à Ernest Solvay. Inauguration du monument, 16 octobre 1932, Bruxelles, 1933, p. 39.*

une synthèse théorique, il se tournait vers les sciences sociales et disait : « La société, comme les individus, agit automatiquement. Les lois auxquelles elle obéit dans son ensemble sont précisément celles qui constituent ce que j'ai appelé l'énergétisme ou productivisme social; énergétisme ou productivisme se résumant en la loi humaine et physiologique de la recherche de la meilleure existence, qui n'est elle-même qu'une expression voilée de la loi physico-chimique du travail maximum. L'être vivant est nécessairement une réaction physico-chimique obéissant à la loi courante du travail maximum et, par conséquent, l'homme et la société représentent une telle réaction dont l'énergétisme est le fond et dont la *production*, dès lors, est la forme (1). »

Aussi, dans un discours prononcé au Sénat en mai 1894, Ernest Solvay « conviait le Gouvernement à créer un organisme spécial, aux fins de soumettre à un examen scientifique et méthodique les questions sociales et spécialement certains problèmes qu'il considérait comme fondamentaux ». Le Gouvernement resta, naturellement, sourd à cette invitation, et Ernest Solvay résolut de poursuivre son projet par ses propres moyens. Il s'entendit avec MM. de Greef, Denis et Vandervelde, puis Emile Vinck, pour fonder un Institut des Sciences sociales, que Solvay considéra comme provisoire. Cet Institut tint ses séances à l'hôtel Ravenstein et publia des *Anna-*

(1) Voir *Vie d'Ernest Solvay* par PURNAL, Bruxelles, 1 vol. in-8° (1929).

les. Six volumes contiennent les travaux des collaborateurs qui s'occupent surtout de questions monétaires, financières et économiques ⁽¹⁾.

Mais, dans un discours au Sénat, le 31 mars 1900, Solvay marquait publiquement qu'il n'avait pas trouvé auprès de ses collaborateurs le concours qu'il désirait : « Je me trouve là, disait-il, devant des hommes naturellement pleins de bonnes dispositions, mais néanmoins imprégnés comme tous autres des doctrines régnantes, dont ils doivent préalablement se débarrasser ».

Il avait, cela ne fait de doute, trouvé en Waxweiler un esprit ouvert et neuf en qui il voyait l'homme capable de promouvoir son œuvre. Il décida donc de donner à l'Institut des Sciences sociales un successeur en la forme de l'Institut de Sociologie (le changement de nom est voulu), sous la direction de Waxweiler.

Celui-ci donna sa démission au Ministère du Travail, dont il sortit avec le grade de chef de division honoraire, et se voua tout entier à l'œuvre à laquelle Ernest Solvay le destinait. C'est lui qui, d'accord avec le fondateur, dressa les plans de l'Institut. Pour lui trouver un local, on n'eut qu'à suivre l'exemple de l'Institut de Physiologie : la Ville de Bruxelles concéda le terrain nécessaire au Parc Léopold.

L'organisation de l'Institut était tout entière de Waxweiler et elle porte la marque de ses idées originales. Laboratoire ouvert aux chercheurs qualifiés, il constitue essentiellement une

⁽¹⁾ Voir *Annales de l'Institut des Sciences sociales*. Bruxelles, 1894-1900, sans nom d'éditeur 6 vol. in-8°.

bibliothèque spécialisée, entourée de « cellules » de travail. Il n'y a pas de bibliothécaire, parce qu'on veut que l'homme d'étude ne rencontre ni empêchements matériels ni intermédiaires administratifs. Deux catalogues fournissent clairement les indications suffisantes pour que le lecteur puisse trouver lui-même, dans les rayons, le livre qu'il cherche. Tous les livres ne sont pas reliés, mais placés dans des emboîtages de hauteur uniforme, ce qui donne à la salle centrale un aspect particulièrement régulier, calme, inspirant le silence et la sérénité. Waxweiler gardait rancune aux anciennes bibliothèques, où les fonctionnaires paraissaient préposés à servir d'obstacles plutôt que d'aides aux lecteurs. De là aussi cette précaution de permettre que l'on puisse aller consulter l'ouvrage désiré même dans l'atelier du relieur *attaché à l'Institut*. La réponse : « l'ouvrage est à la relieure » ne devait jamais être considérée comme une fin de non-recevoir. Je cite ce trait pour montrer à quel point Waxweiler veillait au moindre petit détail d'organisation. C'était d'ailleurs un trait de son caractère, de pousser jusqu'au bout le système qu'il avait adopté; il se retrouve dans maintes de ses habitudes, dans les constructions qu'il a fait faire, dans toute l'ordonnance de sa vie. Il avait alors comme premiers collaborateurs M. G. De Leener, qui portait le titre modeste d'assistant, et M. Daniel Warnotte, qui l'aida puissamment à constituer la bibliothèque.

L'Institut de Sociologie Solvay fut inauguré le 16 novembre 1902 et attira immédiatement l'attention du monde savant. Les visiteurs afflu-

rent. Au moment de son érection il n'avait pas d'analogue dans le monde.

Il fut bientôt un centre actif de vie intellectuelle. En dehors des travailleurs individuels qui occupaient les cellules ou les places de la salle de lecture, des réunions périodiques et fréquentes groupaient des collaborateurs qui devenaient des disciples. Nous verrons plus loin les collections de publications qui virent le jour sous l'impulsion active du Directeur.

Des relations internationales se nouaient. En 1912, l'*Intermédiaire sociologique*, cette remarquable création de l'Institut, était sur le point de devenir un centre de documentation international, grâce à une entente avec les Sociétés de Sociologie allemande et autrichienne. Deux numéros d'une édition du *Bulletin* partiellement en allemand furent publiés (1).

A côté de l'Institut du Parc Léopold, et presque en même temps, Ernest Solvay fonda l'École de Commerce qui porte son nom et dont il confia la direction à Waxweiler. Elle était ouverte déjà en octobre 1904. C'était aussi une institution originale. Son but était moins de réunir un grand nombre d'élèves que de former une élite pour la direction des affaires commerciales. Elle instituait un grade nouveau : celui d'*ingénieur* commercial, dont la dénomination seule est déjà tout un programme. On se rend compte du travail et de la responsabilité qu'impliquait la

(1) Voir *Internationale Union zur Foerderung der Wissenschaft Bruessel-Berlin. Abteilung Berlin*, Charlottenburg, 8 p., Juli, 1912. Signé POLLACK., DIETRICH, KONSTANTINOWSKY.

direction de ces deux établissements du Parc Léopold. Waxweiler les assumait avec ardeur et avec joie, parce qu'il y trouvait le champ idéal de son activité et qu'il se sentait soutenu à la fois par Ernest Solvay et par ses collaborateurs.

Il va maintenant se livrer sans réserve à la grande tâche qu'il a devant lui : son premier soin va être de fixer ses idées et sa doctrine en sociologie. Il ferma sa porte aux importuns et se soumit à une réclusion aussi complète que possible. Au bout de près de deux ans de travail, il faisait imprimer son *Esquisse d'une Sociologie*, qui est, en somme, son œuvre maîtresse et qui était destinée à faire connaître au monde savant la nature et la portée des travaux que l'Institut allait accomplir. Nous analyserons plus loin cette œuvre capitale.

Les œuvres se succédèrent alors avec les années. Le *Bulletin*, puis les *Archives sociologiques* accumulent les travaux et rendent compte de l'activité intellectuelle des groupes et des collaborateurs, tandis que des auteurs enrichissent les trois collections de publications : *Notes et Mémoires*, *Etudes sociales* et *Actualités sociales*. Waxweiler est partout, toujours présent dans l'ordonnance des comptes rendus et des ouvrages séparés.

Élu correspondant de l'Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, en 1902, il devint membre titulaire en 1909. Cette année même, il fut élu membre de l'Institut International de Sociologie, dont il fut vice-président en 1916.

En vue d'étendre son action sur la jeunesse

studieuse du pays, il organisa, en 1912 et 1913, les Semaines Sociales Universitaires. Leur but était avant tout éducatif. Waxweiler voulait surtout soustraire la jeunesse à l'influence des milieux politiques, lui apprendre à penser par elle-même et à juger des institutions et des hommes, non par ce qu'en disent les journaux, mais par une observation directe et raisonnée. On visitait des institutions de tous genres, mais en ayant soin de faire connaître l'homme actif, la cheville ouvrière et les résultats concrets. Les participants, qui venaient de toutes les facultés des quatre universités, étaient ainsi conduits dans diverses régions du pays; ils vivaient ensemble toute une semaine; les discussions, menées par le Directeur, dans une atmosphère de cordialité, étaient aussi instructives que les conférences, causeries et exposés, qui n'avaient rien de didactique. Occasion de réflexion et d'information, la Semaine Sociale enseignait moins la sociologie que la manière de tout envisager du point de vue sociologique.

La guerre est venue surprendre Waxweiler en pleine ascension de sa carrière. Au moment de la déclaration de guerre, il se disposait à partir pour la Suisse avec sa femme et des amis. Il abandonna rapidement son projet. Installé quelque temps au littoral, il commença à organiser des œuvres de secours pour ceux que la guerre y refoulait, et, finalement, suivit le Roi et le Gouvernement.

Dès 1894, il avait vivement intéressé le Roi, alors Prince royal. Des relations de plus en plus

étroites et confiantes s'étaient établies entre eux. Il était souvent invité dans l'intimité au Palais. On dit même que le Prince, avant son avènement, demandait à Waxweiler de véritables leçons d'économie politique. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, devenu pour ainsi dire le conseiller privé du Roi Albert, il ait choisi de le servir dans l'exil momentané plutôt que de rester en Belgique.

Aussi, nous le voyons au Havre et à Londres jouer un rôle de premier plan. Il s'emploie à contrebattre la propagande allemande. Celle-ci s'applique, après une hésitation bien significative, à ruiner le prestige moral que la Belgique s'est acquis, dressant contre elle des accusations : elle aurait manqué aux devoirs que lui imposait la neutralité. Des documents trouvés au Ministère de la Guerre à Bruxelles sont malicieusement interprétés comme des preuves de la déloyauté belge. Waxweiler traita sa tâche en homme de science et en homme d'action. Deux brochures parues à un an d'intervalle : *La Belgique neutre et loyale* et *Le Procès de la Neutralité belge*, éclairèrent le public de bonne volonté et firent impression.

Nous analyserons plus loin ces deux ouvrages, dernières publications de Waxweiler.

En 1916, des négociations eurent lieu entre Puissances alliées pour traiter des questions économiques. Le Gouvernement belge chargea Waxweiler, en septembre 1915, d'une enquête économique dont il avait conçu le plan, qui comportait une consultation des industriels, commerçants et financiers belges et une documentation économique recueillie aux principales sources impri-

mées (1). On se rend compte des difficultés que devait rencontrer à cette époque et dans les circonstances dont il s'agit une entreprise d'une telle envergure.

Un bureau d'études économiques fut créé à Londres par Waxweiler, où il eut notamment pour collaborateur M. Maurice Frère, l'un de ses anciens élèves.

Du 14 au 16 juin 1916 se tint une Conférence économique interalliée à Paris. Waxweiler y fut adjoint au comte de Broqueville, notre principal délégué (2). C'est là qu'il fut mis en relation particulière avec M. Clémentel, Ministre du Commerce de France, qui l'apprécia hautement. Le Ministre français avait eu l'idée d'une union économique entre la Belgique et la France. Rentré à Londres, Waxweiler devait se rendre à une convocation de M. Paul Hymans, notre Ministre en Grande-Bretagne, quand, le 26 juin, en sortant de la maison qu'il habitait, il fut écrasé par un camion automobile dans la Golders Green Road. Transporté dans un hôpital voisin, d'où l'on avertit le R. P. Rutten, il ne reprit plus connaissance.

Voici le témoignage que le R. P. Rutten écrit le lendemain dans l'*Echo de Belgique* : « Je viens de soulever le voile couvrant sa face meurtrie. Le doute n'est, hélas! plus possible. C'est bien

(1) Voir *Histoire économique et sociale de la Guerre (série belge). L'Action du Gouvernement Belge en matière économique pendant la Guerre.* par F. VAN LANGENHOVE. Publication de la Donation Carnegie, Paris et New-Haven, 1927, 1 vol. in-8°, 269 pp. Voir pp. 97 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 203.

lui qu'un accident stupide nous enlève brusquement... La lucidité de ses idées, l'étendue de ses connaissances, la largeur de ses vues, jointes à l'aménité de son caractère et à une grande dignité de vie, faisaient entrevoir déjà l'influence de tout premier ordre qu'il allait exercer sur la Belgique reconquise (1). »

Il n'avait que 49 ans. Il laissait une veuve et deux enfants, dont l'un faisait vaillamment son devoir au front.

C'est la Nation et la Science qui firent, en même temps, une perte immense. Il n'avait pas donné toute sa mesure et l'on avait le droit de compter sur lui.

II.

SON ŒUVRE.

I. — Les premières publications.

1. *Les Hauts Salaires aux Etats-Unis* datent de 1895 (2), c'est-à-dire quelque dix-huit mois après le retour de Waxweiler de son voyage d'études. Il est alors chef du bureau du Travail, de l'Industrie et du Commerce à l'Administration communale de Gand.

Il est tenu à une grande réserve; mais de propos délibéré, il veut faire connaître à ses compatriotes et tout particulièrement aux industriels les résultats de ses observations d'outre-océan.

(1) *L'Echo de Belgique*, Londres, jeudi 29 juin 1916.

(2) Bibliothèque Gilon, *Les Hauts Salaires aux Etats-Unis*, Verviers, 1 broch. in-16, 112 p.

Or, ces résultats sont de nature à heurter bien des opinions courantes alors en Belgique. Pays de bas salaires et de longues heures de travail, la Belgique croit que le succès de sa concurrence contre les pays qui lui disputent le marché international dépend essentiellement du bon marché de sa main-d'œuvre. On confond le salaire bas avec le bas prix de revient. Tout l'effort de Waxweiler va être de montrer que les hauts salaires sont compatibles avec des prix de revient peu élevés et que, loin d'être un obstacle au succès sur le marché extérieur, ils le favorisent.

Le livre débute par la constatation de la supériorité énorme des salaires américains par rapport aux salaires en Angleterre, en France, en Allemagne et en Belgique. Ce fait ne peut avoir que deux causes : l'employé (Waxweiler préfère ce mot au mot ouvrier) s'y est montré plus capable d'obtenir sa part du produit, et l'employeur a été mieux en état de la consentir. Pourquoi? Du côté de l'employé, c'est à cause de ses qualités d'énergie et d'audace propres à tout colon dans un pays neuf, de son individualisme dans un milieu qui s'y prêtait; et du côté de l'employeur, à cause de la prospérité des entreprises dans un milieu d'immenses richesses naturelles, d'une concurrence intérieure faible et d'une protection douanière annulant la concurrence extérieure.

Après quelques données sur la production industrielle aux Etats-Unis, l'auteur décrit l'employeur dans un milieu où règnent l'égalité sociale et le caractère démocratique des entreprises

(exemple : l'affaire Pullman). Quant à l'employé, il se caractérise par sa mobilité et les traits essentiels de ses rapports avec le patronat : l'organisation des unions professionnelles, notamment de l'*American Federation of Labor*, l'action législative de quelques Etats progressifs et, dans une faible mesure, par le développement du socialisme importé d'Allemagne.

Waxweiler recherche alors les effets des hauts salaires sur la production industrielle, se demandant s'ils ont amené une élévation correspondante dans le prix du produit. Il utilise les résultats d'une enquête ordonnée en 1888 par le Congrès au Département du Travail et dont les résultats viennent d'être publiés. Les frais de production de 896 établissements industriels ont été étudiés en détail, ainsi que les budgets de 8544 familles. L'enquête est donc partielle; elle a porté sur les industries textiles, les industries minières et les industries métallurgiques. Une comparaison spéciale a été instituée entre quatre établissements similaires situés aux Etats-Unis, en Angleterre, en France et en Belgique. Il résulte des tableaux détaillés reproduits par Waxweiler qu'aux Etats-Unis les hauts salaires n'ont pas rendu la production plus chère, qu'ils ont favorisé l'augmentation de la productivité, en provoquant l'amélioration des procédés de fabrication et en favorisant l'expansion de la force productive de l'ouvrier. Mais le coût élevé de la vie aux Etats-Unis ne compense-t-il pas la hauteur des salaires? L'étude des budgets ouvriers montre que malgré la cherté des denrées alimentaires, l'ouvrier américain mène une

vie sociale supérieure à celle de l'ouvrier européen.

Une seule page est consacrée à la constatation que les hauts salaires ont également favorisé le développement de la production industrielle en augmentant la puissance de consommation des masses.

La répercussion des hauts salaires sur la politique économique de l'employeur, c'est qu'ils ont fourni aux manufacturiers « la justification purement superficielle du maintien d'une législation douanière à laquelle le progrès même de l'industrie avait enlevé toute raison d'être ».

De son côté, la politique économique de l'employé a été de tout faire pour maintenir et augmenter les résultats acquis : opposition contre l'immigration ouvrière, renforcement de l'organisation syndicale visant notamment la réduction de la durée du travail. « Les hauts salaires ont, par leur action sur le mode d'existence des ouvriers, accentué chez eux la volonté d'empêcher toute diminution et de provoquer toute augmentation possible de la rémunération du travail ».

La conclusion de Waxweiler rejoint donc les doctrines contemporaines de Brentano, de John Rae et de von Schluze-Gaevernitz : les hauts salaires ont agi, en Amérique comme en Angleterre, dans le sens du progrès économique et social.

Il était extrêmement intéressant de suivre cet exposé de la théorie des hauts salaires en 1895, sous la plume d'un économiste averti comme Waxweiler. De nos jours, nous avons vu se déve-

topper cette théorie en celle du Fordisme (d'avant la grande crise) et du fameux pouvoir d'achat des masses. Nous savons aujourd'hui qu'il ne suffit pas d'augmenter les salaires pour éviter les crises. Aussi, il est remarquable que Waxweiler, en terminant son ouvrage, fait la réserve suivante : « Mais de ce que les hauts salaires réalisent ainsi un élément de supériorité économique, de ce qu'on doit en attendre les effets non point avec inquiétude, mais avec confiance, il ne faudrait pas conclure qu'ils soient souhaitables pour eux-mêmes et que les nations doivent assigner comme but à leurs efforts de faire hausser les rémunérations du travail en vue d'être admises à jouir des bienfaits des hauts salaires. Ce serait établir une déduction bien superficielle... Là où règnent les hauts salaires, ils sont l'effet d'un ensemble de circonstances historiques, ethniques, morales, religieuses, économiques, politiques, se résument, d'une part, dans le perfectionnement de l'organisation et de l'outillage industriels, d'autre part, dans l'avancement social des classes laborieuses, qui constitue la condition préalable et nécessaire de tout progrès économique ».

Ces réserves sont de la plus haute importance. Elle montrent qu'il est hors de doute que Waxweiler eût désapprouvé la déformation de sa doctrine de 1895 en celles de la Technocratie et du Fordisme.

Il termine en recommandant la formation de vrais « capitaines d'industrie » comme chefs et d'une classe ouvrière ouverte aux conquêtes de la civilisation intégrale, « une classe qui

doit tendre, en un mot, à l'humanisation du peuple ».

2. *La participation aux bénéfices, contribution à l'étude des modes de rémunération du travail* est, comme nous l'avons indiqué, un mémoire couronné au Musée social de Paris (1). La question avait été posée en 1896 en ces termes : « La participation aux bénéfices. Etat actuel. Origines, antécédents, histoire. Développement ultérieur et avenir ». Un commentaire accompagnait ce titre. Vingt-trois mémoires furent déposés. Un jury de onze membres, présidé par M. Charles Robert et ayant pour rapporteur Emile Levasseur, Membre de l'Institut, fit un classement de ces mémoires en trois catégories et alloua le premier prix (fr. 12.000) au mémoire de Waxweiler; le deuxième (fr. 8.000) à celui de M. Maurice Vanlaër, de Lille, et le troisième à celui de M. Paul Bureau, de Paris. Le rapport de Levasseur est extrêmement étendu et ne se borne pas à l'examen des mémoires. Dans un chapitre intitulé : *Etat de la Participation*, il nous expose ses opinions personnelles (2).

L'ouvrage débute par l'exposé de la participation aux bénéfices au point de vue des faits. Il

(1) Bibliothèque du Musée social. *La participation aux bénéfices. Contribution à l'étude des modes de rémunération du travail*. Ouvrage ayant obtenu le premier prix au concours du Musée social, 1896-1897. Paris, Rousseau, 1898, 1 vol. in-8°, 320 p.

(2) Voir *Musée social*, sér. B, circulaire n° 9, 30 mai 1897. Concours pour la *participation aux bénéfices*. Rapport fait au nom du Jury par M. LEVASSEUR, Membre de l'Institut, 1 broch. in-4°, pp. 213-284.

définit la participation d'une façon particulièrement étroite : un mode de rémunération par lequel une part des bénéfices éventuels de l'entreprise vient s'ajouter au salaire normal. Il en exclut ainsi le métayage et la participation collective.

Après un aperçu historique qui, sans être, paraît-il, absolument complet, est déjà très riche, il recherche les caractéristiques de l'organisation de la participation dans les entreprises qui l'ont adoptée : comment a-t-on prélevé le dividende de participation et d'après quel principe? Les modes de répartition et de distribution des dividendes de participation, etc... Il dresse alors le tableau des résultats, en échecs et réussites.

Vient alors une analyse pénétrante de la participation au point de vue économique. On a accusé la participation de n'être ni équitable ni scientifique. Waxweiler montre qu'on se trompe: il n'est pas exact que les bénéfices viennent tous de l'entrepreneur; mais c'est à lui qu'ils vont. Or, là où la séparation du capital et de la direction est visible, comme dans les sociétés anonymes, le directeur est rémunéré par un traitement fixe, et ce sont les actionnaires qui se partagent les bénéfices : « le capitaliste reçoit tout ce qui reste après que les autres ont pris tout ce qu'il leur a été possible de prendre ». En conséquence, attribuer une part des bénéfices à d'autres qu'à l'entrepreneur ne serait pas exproprier celui-ci, puisqu'il ne touche pas ces bénéfices comme tels, mais comme capitaliste. Cette argumentation originale a été certainement fort appréciée du Jury. Elle est suivie de l'exa-

men des objections qui ont été faites de toutes parts à la participation. Vingt-trois objections sont ainsi énumérées et réfutées une à une. Celles de Paul Leroy-Beaulieu, notamment, qui étaient passées dans la plupart des traités d'économie politique, sont examinées et repoussées avec un grand soin.

La troisième partie de l'ouvrage étudie la participation au point de vue du droit. L'auteur n'a pas de peine à démontrer qu'elle est conforme au Code civil, qu'elle n'est pas un contrat de société, mais une forme du louage d'ouvrage, une simple modalité du contrat de travail. Examinant les éléments juridiques de la participation, il en trouve six, dont il mesure la portée et la nécessité. Passant à la consécration légale de la participation, Waxweiler rejette les projets d'obligation légale, soit pour une catégorie d'industriels, soit pour les fonctionnaires de l'Etat, et il ne voit pas l'utilité d'une loi qui se bornerait à définir la participation .

Les conclusions de l'ouvrage sont éminemment intéressantes au point de vue de la participation aux bénéfices et au point de vue des opinions de Waxweiler.

Celui-ci rejette l'opinion patronale que la participation est une libéralité et l'opinion ouvrière que ce n'est qu'une restitution.

Il y voit tout bonnement un mode de rémunération du travail supérieur économiquement, moralement et socialement. Il reconnaît qu'elle exige, pour son plein développement, un ensemble de conditions spéciales. Il pense que dans la

pratique les employeurs tarderont longtemps à apercevoir l'intérêt qu'ils auraient à en faire l'essai loyal et que les ouvriers préféreraient plus longtemps encore s'en tenir à une rémunération certaine. Les esprits ne sont pas préparés à l'application de ce régime, parce qu'ils n'en aperçoivent pas la portée.

Il termine en disant : « l'avenir de la participation est surtout aux mains des ouvriers; il est visible que s'ils lui apportaient le puissant concours de leurs organisations, un pas immense serait franchi. Ils restent évidemment seuls juges du moment où leurs intérêts leur dicteront ce ralliement; encore ne serait-il pas inutile de tenter sur ce point leur éducation préparatoire. Education de l'opinion, éducation de l'employeur et des salariés, dans cette voie, tout est à faire. La pensée qui est à la base de la participation des ouvriers aux bénéfices est celle même qui domine le développement économique de ces temps-ci; aucun des dévouements qui lui seront consacrés ne sera perdu pour le progrès et la paix sociale ».

Pensée généreuse et sage, qui était exprimée avec beaucoup de prudence. On sait que, depuis ce livre et ce concours, la participation aux bénéfices n'a pas connu le développement souhaité. D'une manière générale, les organisations ouvrières ne l'ont pas approuvée; elles n'ont pas reconnu que « leurs intérêts leur dictaient ce ralliement »; elles ont préféré poursuivre avec ardeur l'augmentation du salaire certain. Quant aux employeurs, les luttes de plus en plus âpres

pour les salaires ne les engageaient guère à s'imposer les soucis d'une institution difficile et souvent mal appréciée. Les dispositions n'étaient pas dans le sens de la paix sociale, et il faut le regretter en constatant, chez Waxweiler, un effort généreux et réfléchi qui lui fait honneur.

II. — L'esquisse d'une sociologie.

Waxweiler avait senti le besoin de faire connaître, dès le début, ses idées sur la sociologie.

Aussi, l'Institut est à peine bâti et inauguré, qu'il se met à la besogne, au milieu des multiples devoirs que lui imposent l'organisation de l'Institut, la fondation de l'École de Commerce, ses cours à l'Université.

Il ferme sa porte et s'absorbe pendant plus d'un an et demi dans ce travail de défrichement d'un domaine de science auquel ses études antérieures ne l'ont guère préparé. Il reste en contact avec Ernest Solvay, lui soumet certaines parties de son travail, qui est achevé fin février 1906.

Le volume paraît comme le fascicule n° 2 des *Notes et Mémoires* de l'Institut, le n° 1 étant consacré à une *Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physico- et psychologique* d'Ernest Solvay; celle-ci étant comme une proclamation au monde scientifique, l'*Esquisse* de Waxweiler expose, de son côté, ses programmes de travaux.

On remarquera d'abord le titre. Il annonce : l'*Esquisse d'une Sociologie* et non de la *Sociologie*. Car l'auteur veut se séparer, d'une façon

bien claire, de la sociologie telle qu'on l'entend jusque-là.

Son *Avant-Propos* est, sous ce rapport, tout à fait explicite, et il est bien instructif.

Il part de cette constatation, qui n'a pas dû plaire aux sociologues contemporains : « La sociologie n'avance pas ». Tandis que toutes les autres sciences, renouvelées par des techniques modernes, font des progrès, elle est retenue dans son essor par cent attaches diverses qu'elle ne parvient pas à briser. Partout où l'on en parle, il semble « qu'on s'évertue à ne pas douter d'elle », et comme on n'est pas d'accord sur ce que c'est, il arrive que « partout on croit de bonne foi s'y tenir, et que la sociologie, en n'étant rien, paraît être tout ».

« Or, dans le même temps que cette science s'obstine à ne pas mûrir, la matière qu'elle doit discipliner apparaît avec évidence. »

L'époque actuelle, en effet, est l'âge sociologique par excellence : les hommes se concentrent en des agglomérations inconnues jusqu'ici et sont de plus en plus dépendants les uns des autres; partout, la valeur propre de l'individu se double de sa valeur sociale, c'est-à-dire, en tant qu'il soit encadré par d'autres individus. La pratique même requiert « l'interprétation des phénomènes auxquels donnent lieu les hommes par leurs rencontres et leurs activités réciproques ».

En même temps, les sciences biologiques revendiquent comme leurs manifestations vitales des êtres même considérés dans leur milieu extérieur : l'*éthologie* « vient se souder, comme une

physiologie externe, à la physiologie interne ».

« Dès lors, continue Waxweiler, n'est-il pas évident que cette chose va se produire : tandis que ce qui devait être la sociologie continuera à tendre vers une cristallisation toujours fuyante, l'analyse biologique fera surgir une science organisée pour l'observation des individus en tant qu'ils s'agissent et réagissent entre eux. »

Ainsi, le chemin de la pensée de Waxweiler est clair. Si la sociologie ne mûrit pas, c'est qu'elle n'est pas parvenue à fixer son objet, son domaine propre. Celui-ci est et ne peut être que les rapports des hommes réagissant entre eux. Et c'est l'analyse *biologique* qui sera la méthode de choix pour explorer ce domaine, car Waxweiler dit explicitement : « les sciences biologiques, par la solidité de leurs constructions et l'enchaînement de leurs découvertes, ont réussi à s'imposer à tous les esprits préoccupés de savoir comme les seules sources de l'explication des phénomènes humains ».

Les *seules* sources : c'est évidemment exagéré, mais cela correspondait bien à la conviction de Waxweiler à ce moment, et aussi à la conception d'Ernest Solvay, dont on retrouve un trait dans une phrase précédente : « Par-dessus toutes ces analyses de la vie, la conception de l'énergie universelle leur donne tout à la fois une orientation commune et un aboutissement que l'esprit peut se permettre de regarder comme certain ».

Cette profession de foi en la biologie montre la profondeur de la conviction de Waxweiler à cette époque. On a prétendu qu'il avait même eu

l'intention d'intituler son *Esquisse* : « Le point de vue biologique en Sociologie » (1). Ce n'eût pas été fort inexact. Mais il convient de dire tout de suite que Waxweiler n'a pas continué jusqu'à la fin de sa vie à voir la sociologie de ce point de vue.

Quoi qu'il en soit, ayant ainsi annoncé que l'analyse biologique apportera sur les phénomènes sociaux des clartés que l'on attend vainement, il déclare qu'il se propose de le montrer dans son travail. Puis il se demande si, pour légitimer son point de vue, il fallait faire la critique des points de vue différents. « Ou ne valait-il pas mieux le définir par ses aspects propres, le dégager de l'observation des faits et éviter ainsi toutes ces controverses lassantes, qui divisent et éloignent des chercheurs loyaux, dans un domaine où la bonne volonté s'unit si rarement à la compétence? »

C'est ce second procédé qu'il a préféré. Aussi, chose remarquable, il ne discute pas les diverses doctrines sociologiques, et bien des auteurs n'y sont pas mentionnés. On pense immédiatement à Durkheim, dont l'École se formait et grandissait en France, et qui n'est même pas cité dans l'ouvrage.

De sorte qu'après un exposé préliminaire on ne va trouver dans l'*Esquisse* que des suggestions. L'ensemble réalise, dit-il, à peu près un *Recueil de problèmes sociologiques, accompagnés*

(1) PAUL LAPIE, *Instituts de Sociologie*. (REVUE SCIENTIFIQUE, 1908, p. 835, note 1 [cité par FROST, p. 1].)

de quelques indications pour leurs solutions en vue de les ramener à un point de vue commun.

Aussi, ce qui est essentiel et original dans l'ouvrage, c'est moins l'énumération de ces problèmes que les discussions relatives à l'objet et à la méthode de la sociologie.

La première partie y est consacrée. Elle s'ouvre par des notions générales sur l'adaptation des êtres à leur milieu, où l'on ne fut pas étonné de lire des observations botaniques et zoologiques culminant dans cette phrase d'Ernest Solvay : « La vie est essentiellement caractérisée par un système de variations continues qui se produisent au sein d'un milieu approprié... L'être vivant est une *réaction* », mots qui vont souvent revenir sous la plume de Waxweiler.

Or, il y a une *science des rapports de l'être avec son milieu* : c'est l'*éthologie* comme la comprenait Geoffroy-Saint-Hilaire dès 1854. Waxweiler consacre donc des pages à définir et préciser le milieu vivant et le milieu social; il montre d'abord l'interdépendance végétative, puis l'affinité spécifique, celle des rapprochements des individus de même espèce, enfin l'affinité sociale, qui est simplement « un état de la sensibilité physique de l'être qui le rend susceptible de réagir aux excitations des autres individus de la même espèce, sans distinction de sexe ». Il donne alors un tableau des diverses subdivisions de l'éthologie ou physiologie externe, qui part de l'éthologie physique, puis du milieu vivant, pour arriver à l'éthologie sociale, qui est la sociologie. Il nous en donne la définition dans les termes

suivants : « science des phénomènes réactionnels dus aux excitations mutuelles des individus de même espèce sans distinction de sexe ».

Science biologique, elle prend les méthodes et les procédés de travail de la biologie; partie de l'éthologie, elle assujettit à la conception énergétique les phénomènes observés, et Waxweiler proclame un précepte auquel il va revenir souvent : « Que la règle soit : se cramponner à l'individu agissant dans son milieu ». Il faut « observer des activités plutôt que des résultats d'activités, surprendre la vie dans ses manifestations agissantes, expliquer le passé par le présent ». Il a soin de préciser que par le milieu, il entend le milieu *social*, non pas dans le sens vulgaire, mais dans le sens scientifique, c'est-à-dire le milieu où ont lieu les phénomènes réactionnels dus à l'affinité sociale. Il consacre alors quelques pages fort intéressantes à montrer l'abus fréquent que l'on fait du terme *social*.

Il termine cette partie en mettant en parallèle la sociologie animale et la sociologie humaine. Il n'a pas de peine à démontrer que l'affinité sociale, qui n'est que relative chez les animaux, est essentielle chez les hommes, et il affirme que la sociologie comparée des hommes et des animaux ne pourra pas éclairer la sociologie humaine *comme telle*, parce qu'elle n'atteindra jamais que les formes élémentaires des phénomènes sociaux.

Les bases fondamentales de la conception de la sociologie étant ainsi posées, Waxweiler commence l'analyse sociologique qui va former la seconde partie de son livre, la partie principale.

D'abord, il en expose les sources et la méthode, qu'il divise en six points de vue.

Il met en tête, comme on devait s'y attendre, l'observation directe, c'est-à-dire l'étude personnelle du phénomène dans la réalité même. On doit surtout s'y prémunir contre « l'égomorphisme, c'est-à-dire contre l'interprétation des phénomènes par les raisons d'être et les mobiles qui sont familiers à l'observateur ».

Puis vient l'expérimentation, chose rare et délicate quand il s'agit des hommes, parce que ceux-ci sont influencés dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont l'objet d'une expérience. L'interprétation des résultats de l'expérience est aussi difficile que la réunion des conditions de celle-ci.

L'observation indirecte par le témoignage, par la description historique et la description actuelle est indispensable et donne des résultats précieux quand elle est faite vraiment au point de vue sociologique. Il y a ici une critique de l'histoire et une critique de l'ethnographie qui sont très pénétrantes.

Le procédé statistique est ensuite examiné par l'auteur, qui le connaît bien. Il montre les difficultés des enquêtes expérimentales faites dans ce genre. Il montre aussi l'inanité de tant de statistiques qui ne représentent qu'un aspect *nécrologique* des choses; qui ne sont que des faits morts, des fossiles de faits.

La méthode de concordance donne lieu aussi à des critiques bien justifiées; mais elle n'est pas à rejeter entièrement.

La doctrine actualiste est une de celles pour

lesquelles Waxweiler avait une prédilection. Il aimait à dire que tout dans la nature, organique et inorganique, reposant sur un même déterminisme, toutes autres choses étant égales, les mêmes causes ont dû, de tout temps, produire les mêmes effets.

Enfin, il y a l'inventaire sociologique du langage. Waxweiler constate que les résultats des activités sociales des hommes apparaissent avec netteté dans le langage. Par conséquent, l'étude sociologique du langage éclaire sur les activités sociales et les sentiments qui les commandent. Pour en donner un exemple, Waxweiler a fait faire un « lexique sociologique » qui est annexé à son *Esquisse*. C'est un curieux relevé de 2200 mots repris dans un dictionnaire et impliquant une activité sociale.

Voici maintenant l'auteur à pied d'œuvre. Il a étudié son domaine, son but, ses procédés. Le voici à construire son édifice scientifique. Mais, conformément à ce qu'il a écrit dans sa préface, ce ne sera point, à proprement parler, l'œuvre elle-même de la sociologie, mais un cadre, une série de problèmes, à titre d'indications.

Aussi, nous ne le suivrons point pas à pas. Il nous suffira de montrer son orientation, son point de vue.

Il veut d'abord que l'on s'occupe de la « formation sociale ». Il prend les « possibilités sociales » pendant l'élevage, puis l'entrée de l'enfant dans la vie sociale, les tendances sociales chez l'adolescent, la plasticité sociale de l'adolescent, la pathologie de la formation sociale

(arriérés mentaux, déficients, dégénérés), et le chapitre se termine par la notion de *synthèse* sociale, c'est-à-dire la tendance que peut avoir un individu à se retrouver, à se reconnaître par quelque côté dans un autre.

Nous avons vu les éléments de la formation de l'individu. Waxweiler prend maintenant l'individu qui mène une existence autonome. Il lui trouve, en premier lieu, des *aptitudes* sociales et il appelle ainsi toute réaction sociale, soit actuelle, soit emmagasinée dans le cerveau sous forme de représentation. Or, chacun ne réagit pas de même à ce qui l'entoure : c'est un *polymorphisme* social, qui se retrouve d'ailleurs chez les animaux. Il donne lieu à des opérations de *discrimination* sociale avec d'autres hommes — éloignement, par exemple — dont l'origine peut être diverse.

Les dispositions sociales (sociabilité, tendance au panurgisme, résistance à l'action sociale) font apparaître les rapports entre l'affinité sociale et la sensibilité physique de l'être.

Puis, quand l'individu a éprouvé une sensation sociale, il porte un jugement sur l'individu qui a éveillé la sensation : c'est le *jugement* social.

Les *désirs* sociaux sont un autre sujet d'étude : ce sont les désirs d'agir de telle ou telle manière à l'égard de certains individus ou de tous les autres individus.

Il y a aussi des cas de pathologie de l'affinité sociale (dégénérés, phobies, etc...).

Pour conclure ce chapitre, Waxweiler met en

formule la *potentialité* sociale, pour la rattacher à une formule de l'énergétique de Solvay.

Le chapitre suivant est consacré aux *activités sociales* : ce sont celles, est-il besoin de le répéter, qui peuvent provoquer, chez un autre individu de la même espèce, sans distinction de sexe, une réaction quelconque. Waxweiler en énumère neuf : les activités conjonctives, les protectrices ou nocives, les compétitrices, les divulgatrices, les grégaires, les répétitrices, les initiatrices, les acquitrices et les sélectives. Il pourrait, naturellement, y en avoir d'autres. Tout cela est émaillé d'une richesse d'exemples et de suggestions, de rapprochements avec les espèces animales, qui éveillent les réflexions et soutiennent l'attention.

Encore une formule algébrique pour rattacher ces observations à la *potentialité sociale*; mais le chapitre se termine par une remarque extrêmement importante qui justifie le rappel à l'étude de l'individu concret. « L'individu, dit Waxweiler, est effectivement le commencement et la fin de toute activité sociale; c'est de lui qu'elle part, c'est à lui qu'elle aboutit. Aussi, quelque nombreuses et éloignées dans le temps ou dans l'espace que soient les réactions provoquées par l'action sociale (une parole d'Aristote, l'invention de James Watt), ce n'en est pas moins dans l'individu seulement que l'observation ira en chercher la trace. »

Le dernier chapitre du livre est consacré aux *synergies sociales*; — encore un néologisme. C'est le plus important de tous les chapitres de l'Es-

quisse, non seulement par son étendue, mais par son objet. Les individus qui constituent des agglomérations, où ils ne sont pas simplement juxtaposés, vont se trouver assujettis à certaines règles communes et vont faire ensemble certaines actions. De là la synergie, qu'il faut bien éviter de considérer en soi, mais comme impliquant des individus formés socialement, doués d'aptitudes sociales et capables d'activités sociales.

Voici d'abord la conformité sociale qui s'observe dans tous les groupes et déjà dans ceux qu'on appelle des troupes. De là naîtront les *habitudes* qui deviendront des *usages* quand la conformité sociale sera devenue un besoin. Ce paragraphe est très suggestif pour tous les juristes : c'est la question de l'origine « sociale » du droit.

L'interdépendance sociale se développe à mesure que le groupement dure davantage et que le temps consolide les adaptations professionnelles.

Waxweiler appelle ensuite la *céphalisation sociale* le processus qui aboutit à créer, parmi les membres d'une troupe, une subordination de la majorité des individus à une minorité, ou même à un seul individu. Après rappel de beaucoup d'observations tirées des mœurs d'animaux, Waxweiler pose en principe que le besoin de la céphalisation sociale se manifeste dans toute troupe humaine et il suggère quelques études à faire dans ce sens.

La *coordination sociale* est le résultat de la présence d'un chef, quel qu'il soit, et la troupe change de caractère; elle devient un *groupe*. Il

y a plusieurs degrés pour aller jusqu'à l'idée d'une justice organisée et à la coordination *régulatrice*. Il y a ici quelques pages instructives où Waxweiler rejoint très explicitement Jhering au sujet de la genèse du droit.

Il appelle coordination opérative celle où des individus sont transformés en instruments du chef pour l'accomplissement d'une tâche déterminée (un industriel, un chef d'orchestre, etc...). Il y a encore d'autres coordinations sociales : la suggestrice, la syncrétique, l'associative, et d'autres.

La plus complexe des manifestations dues à l'affinité sociale, c'est la *conscience sociale*. « Lorsque des individus sont coordonnés en un groupe, ils peuvent, dans des conditions déterminées, sentir se développer en eux, à côté de la conscience qu'ils ont de leur individualité, une conscience nouvelle, celle de leur « solidarité » avec les autres membres du groupe : ils s'élèvent, en un mot, à la *conscience sociale*, et ceci conditionne, d'une façon particulière, leurs activités, tant entre eux qu'à l'égard d'individus étrangers au groupe ». Quelques précieuses indications suivent sur des problèmes essentiels de la conscience sociale : ses conditions et sa dépendance de la mentalité des individus en présence; il y a des consciences sociales latentes, à distinguer des virtuelles; la conscience sociale donne naissance à la conception d'autres groupes, ce qui conduit à une distinction importante, celle qui fait croire que ces autres groupes existent par eux-mêmes. C'est la construction de la notion de la personne

morale, qui donne lieu à tant de malentendus.

Enfin, deux pages sur la notion d'organisation sociale. Toutes les activités sociales des hommes aboutissent à la formation de groupes dans lesquels ils s'assujettissent à des modes déterminés de relations avec les autres individus de même espèce. De sorte que l'espèce humaine se caractérise par une tendance synergique à l'organisation sociale.

Ce chapitre des synergies sociales se termine par un paragraphe précieux : c'est une vue d'ensemble, qui va nous révéler et nous préciser bien des points de la doctrine de Waxweiler.

Ne faudrait-il pas, commence-t-il à se demander, observer le groupe social en lui-même, après avoir, comme on l'a fait, analysé toutes les modalités des individus au sein d'un groupe organisé? Mais c'est impossible. Il ne servirait de rien, pour rechercher ce qu'il y a de propre dans le phénomène sociologique de l'organisation, d'en observer les effets *matériels* (production d'une usine, vote d'une assemblée, etc...). Il faut nécessairement, pour appréhender le phénomène, se résoudre à en voir l'abstraction; or, dès ce moment, il échappe aux sciences de la vie.

Est-ce à dire qu'il n'y ait, dans la nature, que des individus? Nullement. Les abstractions successives consenties par l'individu pour arriver à la pleine conscience du groupe où il est engrené ne sont pas de simples jeux de l'esprit. *L'organisation sociale est, comme l'espèce est.* L'affinité sociale, comme l'affinité spécifique, a pour résultat que les individus qui composent la société.

comme ceux qui composent l'espèce, doivent prolonger leur activité vitale au dehors d'eux.

Mais, de ce que l'organisation sociale est, il ne s'ensuit pas qu'elle peut être observée en dehors ou à part des individus : c'est par eux que l'on peut seulement la connaître. Aussi, Waxweiler rejette comme une vaine construction spéculative les conceptions de la société dont certains veulent faire l'objet de la science. C'est un mélange d'abstractions (juridique, historique, métaphysique) qui se résout en un véritable mirage policentrique (c'est-à-dire rapportant tout au groupe politique).

L'objection que l'apparition successive de types d'organisation sociale doit reposer sur un phénomène « phylétique » du même genre que celui qui fait se succéder les types d'animaux arrête Waxweiler un instant, mais c'est pour montrer qu'elle n'a aucune pertinence. Les types d'organisation sociale sont à la merci des contingences. Il invoque alors le témoignage de Draghicesco, qui a démontré l'impossibilité d'une sociologie objective, basée sur la conception d'une société entendue comme on l'a dit plus haut.

Alors, doit-on renoncer à soumettre l'organisation sociale à l'analyse scientifique? Ce qui se passe dans les sciences biologiques fournit la réponse à Waxweiler. Il faut retourner aux facteurs sociologiques premiers, c'est-à-dire aux tendances individuelles des membres coordonnées dans les groupes. Ils repousseront délibérément l'abstraction de *la société* : le terme est disqualifié. Si l'on voulait étudier les types d'organi-

sation comme tels, on ferait de la métaphysique. Mais il existe, à côté de cela, une sociologie où l'on saisit corps à corps les individus « vivant de la vie sociale ». « Les prenant à leur naissance, on observe chez eux l'acquisition de toutes les adaptations sociales, sous l'influence des individus qui les entourent; on les suit à travers leur existence débrouillant leurs aptitudes, isolant leurs activités, dénouant les liens simples ou compliqués qui les unissent, en des synergies diverses. Au delà de ces synergies, expression dernière de la réaction organique, l'observateur se déclare impuissant à aller ».

Et Waxweiler termine en indiquant toutes les autres sciences qui bénéficieraient de la sociologie ou plutôt du point de vue sociologique. Il indique sommairement quelques « applications » de cette science qu'on prétend ne servir à rien : la matière de l'organisation, le problème de l'éducation militaire et celui de l'éducation administrative.

Tel est le contenu de ce livre magistral qui devait initier le monde savant aux travaux de l'Institut et de Waxweiler.

D'après le témoignage de M. Louis Wodon, « le succès du livre ne répondit pas aux espérances de l'auteur. Celui-ci eut l'impression qu'on ne l'avait pas bien compris » (1).

C'est certain. Cela tint d'abord à la nature du livre : une esquisse qui se borne à indiquer des

(1) Voir LOUIS WODON, *Quelques observations sur les vues sociologiques d'Émile Waxweiler*, dans les MÉLANGES OFFERTS À ERNEST MAHAIM, t. I, p. 421.

problèmes à résoudre, des travaux à entreprendre n'est de nature à passionner que les spécialistes. Et ceux-ci réagirent très différemment. Il en est qui furent froissés, indignés. Le mépris dans lequel l'auteur tenait les discussions d'écoles, sa règle de ne pas polémiquer décevaient les savants arrivés à une certaine notoriété. Des traits un peu vifs, un peu incisifs, furent pris pour de l'outrecuidance chez un nouveau venu qui n'avait pas derrière lui des volumes de travaux en sociologie.

Puis, il faut bien le dire, une confusion devait s'établir au sujet de la méthode proposée et qui se basait si fondamentalement sur la biologie. D'une part, malgré l'injure lancée par Waxweiler aux « organicistes » (1), certains ont pu croire un instant à un retour vers des procédés empruntés par analogie aux sciences naturelles. Ce qui réjouissait les physiologistes, les médecins, les biologistes occasionnait une répulsion à d'autres, notamment aux juristes, aux historiens. Et l'auteur avait eu tant de déclarations tranchantes en faveur de la biologie, qu'on finissait par croire qu'il n'y avait qu'elle au fond de sa doctrine. On n'avait pas aperçu qu'il y avait là, pour Waxweiler, une nécessité : il fallait bien rattacher la sociologie à l'énergétisme de Solvay.

D'autre part, pour ceux mêmes qui comprenaient les nuances et savaient mettre les résér-

(1) ... « ces burlesques créations qui faisaient d'un groupe social un être complet avec un système nerveux représenté par les voies de communications ». (*Esquisse*, p. 262.)

ves nécessaires, il y avait une telle divergence entre les problèmes qu'ils étudiaient et ceux que Waxweiler réservait à la sociologie, qu'ils étaient désorientés et ne voyaient plus du tout où l'on voulait les mener : une sociologie d'où l'on rayait le mot *société*, comme disqualifié !

Il faut bien dire que, même pour les lecteurs bénévoles, disposés à la sympathie, la seule attitude possible était d'attendre les essais d'application de la méthode, les réalisations de la nouvelle école.

Peut-être aussi une bonne partie du public fut-elle désorientée par le style de l'ouvrage, un peu dur, massif, sans ornement, sans charme, et par la profusion de néologismes, profusion qui imposait un travail supplémentaire pour bien comprendre et se retrouver dans les développements finaux.

Aussi, parmi les innombrables comptes rendus qui furent faits de l'ouvrage, il y en eut peu de directement hostiles, peu d'enthousiastes, mais un très grand nombre exprimant un sentiment d'attente ou de réserve.

C'est en Allemagne et en Amérique que le livre rencontra le plus de faveur. M. Léopold von Wiese, le professeur de l'Université de Cologne, a édifié une sociologie générale « comme théorie des relations des hommes » qui se rapproche beaucoup de la conception de Waxweiler (1). En

(1) *System der allgemeinen Soziologie als Lehre von den sozialen Beziehungen und den sozialen Gebilden der Menschen*, München, Dunccker et Humblot, 1924-1929, 2 vol. in-8°; 2^e édition en 1933, 1 vol.

Amérique, Charles A. Ellwood ⁽¹⁾ est peut-être celui qui s'y rattache le plus avec le traducteur de von Wiese, Howard Becker ⁽²⁾. Mais il est hors de doute que beaucoup d'autres ont subi son influence.

Un jeune auteur américain, M. Henry Hoag Frost Jr., docteur en philosophie de l'Université de Californie, à Berkeley (Cal.), a consacré à l'œuvre de Waxweiler l'étude la plus étendue et la plus compréhensive. Sous le titre : *The Functional Sociology of Emile Waxweiler*, il a résumé et analysé non seulement l'*Esquisse d'une Sociologie*, mais tous les travaux subséquents renfermés dans les *Archives sociologiques*. Il les a confrontés en outre avec le *Cours de Sociologie* de Waxweiler à l'Université de Bruxelles. Il n'y a pas d'exposé plus complet, plus exact, plus minutieux. C'est plus et mieux qu'une dissertation universitaire. C'est un véritable travail d'apôtre respectueux, qui fait augurer que non seulement la sociologie de Waxweiler sera comprise en Amérique, mais qu'elle y gagnera de l'influence. Il est assez curieux de constater qu'après presque trente ans, l'*Esquisse* a pu enfin trouver un interprète aussi avisé et aussi

(1) *An Introduction to social Psychology*, New-York, 1917. — *Sociology in its psychological aspects*, New-York, 1912, 1 vol. in-8°. Traduction française : *Principes de psychologie sociologique*, Paris, Giard, 1914, 1 vol.

(2) HOWARD BECKER and LEOPOLD VON WIESE, *Systematic Sociology on the basis of the « Bezie-hungslehre und Gebildelehre »*, New-York, J. Wiley, 1932, 1 vol. in-8°.

convaincu. Malheureusement, le travail écrit il y a deux ans est resté inédit. Il a reçu une récompense de la Fondation Emile Waxweiler, et tous les Membres du Jury ont fait le vœu, que je répète aujourd'hui, de voir ce beau mémoire prochainement publié et traduit (1).

En Belgique, c'est notre Confrère M. Dupréel, dont les idées se rapprochent peut-être le plus de celles de Waxweiler. Ses deux ouvrages principaux : *Le Rapport social* (2) et son grand *Traité de morale*, y font songer bien souvent (3).

Notre Confrère M. G. Smets également, et notamment dans ses discours rectoraux, a montré que l'enseignement de Waxweiler était bien vivant à son Institut (4).

En France, la plus remarquable influence de Waxweiler s'est exercée du côté des sciences naturelles : déjà précédemment, M. Etienne

(1) Voir *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie*, 5^e sér., t. XXI, 1935, pp. 30-39. Sur la *Fondation Emile Waxweiler*, V. la brochure de M. F. VAN LANGENHOVE, Bruxelles, Weissenbruch, 1923, 63 p.

(2) Voir *Le Rapport social*, Paris, Alcon, 1 vol. in-8°, 1912.

(3) Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de Bruxelles, *Traité de Morale*, 2 vol., Bruxelles, 1932.

(4) G. SMETS, Histoire et Sociologie. (*Revue de l'Institut de Sociologie*, mai 1936. — Le Matriarcat et l'Evolution. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre-novembre 1929.) — Ethnologie et Sociologie. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre-novembre 1930.) — La Propriété chez les Primitifs. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre 1931.)

Rabaud, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, avait attiré l'attention sur les idées de Waxweiler en ce qui concerne les sociétés animales. Il vient de publier un ouvrage : *Phénomène social et Sociétés animales* (1), où l'on trouve l'application exacte de la méthode biologique de Waxweiler en ce qu'elle exige l'étude des individus agissant dans leur milieu. Il est réconfortant de voir une autorité comme M. Rabaud venger la méthode de Waxweiler de l'oubli momentané où elle était tombée.

III. — Les publications de l'Institut.

L'Institut de Sociologie Solvay ne pouvait guère se faire connaître que par ses publications. Elles occupèrent, en première ligne, l'activité du directeur.

Il les divisa, dès le début, en trois catégories.

La première porte le titre général de *Notes et Mémoires*. Ce sont des volumes in-4° traitant surtout des questions générales ou de méthode. La série s'ouvre par la *Note sur les formules d'introduction à l'énergétique physico-et psychosociologique* d'Ernest Solvay. C'est pour ainsi dire la charte théorique du système Solvay. Le n° 2 est l'*Esquisse d'une Sociologie*. C'est dans cette série que parut l'*Enquête sur le Régime alimentaire de 1065 ouvriers belges*, que Waxweiler entreprit avec la collaboration

(1) Paris, Alcan, 1937, 1 vol. in-8°.

du Dr Slosse, et dont nous parlerons plus loin. La série comporte 11 fascicules.

La deuxième catégorie de publications porte le titre d'*Études sociales*. Ce sont des volumes in-8°. Elle était destinée aux applications des sciences sociales en général. C'est là que parurent les études de De Leener sur les *Syndicats d'Industriels*; *l'Esprit du Gouvernement démocratique de Prins*; l'étude d'Ingenbleek sur les *Impôts directs ou indirects sur le revenu*; les *Principes de la politique régulatrice des Changes* de Maurice Ansiaux et *l'Évolution industrielle de la Belgique*, de Lewinski.

La troisième catégorie s'appelait : *Actualités sociales*. C'étaient de petits volumes in-16, consacrés, dit le prospectus, à la vulgarisation des questions courantes au point de vue de l'accroissement de la productivité des individus et des groupes. Dix-neuf volumes y parurent, parmi lesquels : les *Principes d'Orientation sociale* de Solvay sur le productivisme et le comptabilisme; une étude sur *Le Charbon dans le Nord de la Belgique*, par De Leener, Wodon et Waxweiler; *L'Expérience industrielle de la journée de huit heures*, par Fromont, et ces lectures faites à l'Institut en 1912 par des hommes politiques anglais sur la *politique de réforme sociale en Angleterre*, qui attirèrent tout un moment l'attention du parti libéral.

A partir de 1910 parut le *Bulletin mensuel* de l'Institut, qui s'appela bientôt les *Archives sociologiques* et qui est de la plus haute importance pour juger l'œuvre de l'Institut et de Waxwei-

ler. C'est là que celui-ci se révèle comme chef d'école. Le *Bulletin* se divise en trois parties. La première est destinée aux contributions aux *Archives sociologiques*, que le Directeur s'était imposées pour faciliter les recherches scientifiques : c'est le dépouillement critique des publications reçues. En apparence, simplement des comptes rendus. Mais c'est le Directeur qui choisit les ouvrages et il reçoit lui-même toutes les contributions. A n'en pas douter, il y a une unité de doctrine et de critique dans ces notes.

La deuxième partie du *Bulletin* commence cette admirable *Chronique du Mouvement scientifique* de M. D. Warnotte, qui va se poursuivre jusqu'à nos jours dans les *Archives*, puis, après Waxweiler, dans la *Revue de l'Institut*. Magnifique travail qui passe en revue toute la production scientifique qui peut intéresser le sociologue, depuis les sciences biologiques jusqu'à la sociologie proprement dite, en passant par l'ethnographie, l'histoire, la démographie, le droit, les langues, l'art, la politique, la philosophie, etc...

La troisième partie donnait le compte rendu des réunions des groupes d'études : c'était le tableau de la vie intellectuelle de l'Institut, où l'apport de chacun des collaborateurs, en présence et sous la direction de Waxweiler, était mis en valeur. On rapporte que c'est dans ces réunions intimes à l'Institut que le Directeur déployait ses plus belles qualités de persuasion, de culture et de prestige personnel.

IV. — La sociologie fonctionnelle
dans les Archives sociologiques et le Cours
de sociologie.

L'*Avant-Propos* du premier numéro du *Bulletin mensuel* de l'Institut (janvier 1910) marque un pas décisif dans la doctrine de Waxweiler.

Ayant à caractériser l'esprit dans lequel seraient envisagés les contributions aux *Archives* et les travaux du service de la documentation, il écrit : « Pour définir d'un mot le point de vue dont il s'agit, je dirai qu'il est « fonctionnel », c'est-à-dire qu'il conduit à voir les phénomènes de la vie sociale, non sous leur aspect formel, externe, descriptif, mais sous leur aspect génétique, interne, explicatif. En partant d'un tel point de vue, on dégage moins les traits distinctifs des choses que le mécanisme par lequel elles deviennent ce qu'elles sont. On subordonne la recherche des origines à la pleine connaissance des phases de formation... Considérer des fonctions plutôt que de formes, c'est préparer sûrement une science générale des phénomènes sociaux, une sociologie qui n'assujettira pas ces phénomènes aux cadres étroits des sciences et des techniques particulières, tels le droit ou l'économie politique, qu'il a fallu construire pour mettre de l'ordre dans les connaissances et dans les activités pratiques. » Mais ce ne sera pas enlever une partie de leur domaine à ces sciences. » On conservera, au contraire, les contacts nécessaires avec les autres sciences de la vie.

« En démontant les mécanismes sociaux, trou-

vera-t-on autre chose, après tout, que des individus agissant et réagissant, des mentalités qui se heurtent ou se croisent, se confondent ou s'harmonisent? C'est-à-dire rencontrera-t-on autre chose, à la limite du domaine scientifique que l'on parcourra, que l'analyse de la vie psychique? La sociologie ne prendra-t-elle pas ainsi ses origines dans la psychologie, et cela n'est-il pas essentiel au moment où précisément la psychologie subit un renouveau profond? »

Ainsi, voici la psychologie placée à l'origine de la sociologie. Sans doute, cela était impliqué à plus d'un endroit de l'*Esquisse*, mais nulle part aussi clairement. Il en est de même du mot « fonctionnel » qui va faire fortune et qui contient une bonne part du programme des travaux futurs. On chercherait en vain dans l'*Esquisse* une formule aussi nette et aussi adéquate que celle qui vient d'être reproduite.

Et le rôle de la biologie? « Un tel voisinage donne d'ailleurs, au point de vue fonctionnel, toute son ampleur : l'orientation biologique vaut surtout par l'attitude qu'elle donne à l'esprit, par les méthodes qu'elle inspire. Elle garde des généralisations hâtives et habitue aux lenteurs de la recherche. Elle éveille, par essence, le souci d'appréhender moins des formes que des fonctions, car la vie même est un perpétuel déroulement. »

Il est clair que si Waxweiler reste fidèle à la biologie, comme attitude de l'esprit, on n'a pas l'impression qu'elle va continuer à jouer le rôle quasi exclusif qu'il lui avait assigné au début.

Le rattachement à la psychologie a pu faire croire qu'il y avait chez lui un changement de position. Cela n'est pas tout à fait exact, mais le rapprochement qui va aller s'accroissant à mesure que les travaux avanceront offre une précision qui manquait et ralliera un certain nombre d'esprits qui hésitaient.

Après ces observations d'ordre général, l'*Avant-Propos* formule des principes qui vont dominer la classification des travaux insérés au *Bulletin* et qui vont leur servir, pour ainsi dire, de cadre doctrinal.

Pour Waxweiler, l'ensemble des phénomènes de la vie sociale présente deux modalités caractéristiques :

La première est l'*accommodation sociale*. Le mot n'est pas non plus dans l'*Esquisse*, mais la chose y est, aux chapitres VI et VII. C'est la tendance des hommes d'un même groupe à se mettre à l'unisson psychique : « les suggestionneurs entraînent les suggestionnables; des pareils s'agrègent », des liens variés se forment. « Toutes ces actions et réactions tendent à établir l'équilibre de sensibilité des individus en présence. » « La phase de l'*Accommodation sociale* n'est pas dépassée dans tous les cas où les individus n'agissent que temporairement les uns sur les autres. »

Mais si le groupe perdure, on arrive à la seconde phase, celle de l'*Organisation sociale* que l'on a vue au chapitre VIII de l'*Esquisse*.

Il suffit de constater que si le groupement perdure, un ensemble de phénomènes plus com-

plexes se greffent sur ceux de l'Accommodation : un acte répété tend à devenir une *habitude*, qui tend à devenir un *usage*, qui tend à son tour à devenir une *règle*, et une règle tend à devenir une *institution*. Et voilà comment s'établissent les *impératifs sociaux* qui s'imposent au « comportement » des individus composant le groupe.

Ces cristallisations d'habitudes ne sont possibles que parce que les hommes ont un pouvoir d'abstraction qu'ils exercent à propos de tout ce que leur révèlent les nécessités de la vie courante. C'est ainsi qu'ils construisent des ensembles, des systèmes logiques. « Si une habitude commune est devenue un *usage*, c'est que certains individus, prenant conscience de la généralité de cette pratique, en ont fixé la raison d'être, réelle ou imaginée, et en ont imposé l'observance. Si un usage s'est transformé en *règle*, c'est que certains individus ont pensé à le systématiser, c'est-à-dire à le codifier. Si des règles se sont cristallisées en *institutions*, c'est que certains individus ont construit par la pensée, puis projeté en dehors d'eux un ensemble logique qu'ils ont consolidé par toute une ossature d'application administrative. »

Il y a d'ailleurs des systèmes d'usages, des systèmes de règles, des systèmes d'institutions.

Waxweiler appelle cet aspect fonctionnel de l'organisation sociale, l'*excogitation*, pour marquer que « les impératifs sociaux sont le résultat du travail logique de certains individus, projeté en dehors de leurs représentations mentales de telle façon que les autres individus se trouvent assujettis à s'y conformer. »

L'*Avant-Propos* se termine par quelques remarques sur ce travail de l'excogitation, qui s'augmente dans les organisations sociales ayant à leur disposition des archives, des outillages, des livres, qui apportent des masses énormes de matériaux avec lesquels l'excogitation peut travailler.

Mais Waxweiler insiste sur une idée qu'il va répéter souvent : « une organisation sociale primitive n'est ni une anomalie ni une régression : elle est ce qu'elle peut être dans les conditions du milieu où s'opère l'excogitation, qui est toujours la même : adaptation, habitude, usage, règle, institution ».

Aussi, la civilisation ne s'est pas déroulée en ligne droite. Elle se développe sur les éléments que lui fournit le milieu et peut prendre des allures et des aspects très différents.

Il est inutile de faire observer que par cette grande importance attachée au travail de l'excogitation pour établir les impératifs sociaux, la sociologie de Waxweiler se rattache intimement à la psychologie ou plutôt à la physico-psychologie comparée. Waxweiler cite comme références les travaux de Loeb aux États-Unis, Edinger en Allemagne, Bohn en France.

Deux ans après l'*Avant-Propos*, Waxweiler éprouve la nécessité de faire une présentation systématique des contributions aux Archives sociologiques insérées au *Bulletin*. Il y en a, jusqu'à ce moment, près de trois cents, et elles se présentent, au premier instant, dans un étrange désordre. Empruntées à toutes sortes de

sciences, qui ont un contenu traditionnel, elles ne paraissent pas être reliées entre elles par une idée continue. C'est pour réagir contre cette critique et montrer, au contraire, l'unité du point de vue que Waxweiler va les classer.

Il y a d'abord une introduction à la sociologie humaine, qui se divise en trois parties : la première est l'énergétique et la biologie générale dans leurs rapports avec la sociologie. Nous notons qu'en ces deux années de travaux, six seulement rentrent dans cette catégorie. La deuxième comprend l'éthologie des rapports interindividuels chez les êtres vivants autres que les hommes (une vingtaine de contributions). La troisième réunit les contributions de physiologie et de psychologie humaines et comparées dans leurs rapports avec la sociologie (une trentaine de contributions).

Nous arrivons ainsi à la sociologie humaine, où se rangent toutes les autres contributions, à l'exception de celles (une vingtaine) consacrées aux questions de doctrine et de méthode. Waxweiler ne fait que deux grandes classes dans cette catégorie : les contributions qui se rapportent à l'accommodation sociale et celles qui se rapportent à l'organisation sociale. Il est visible, à passer en revue tous les titres énumérés, que l'objet *sociologique* de chacun est justifié et convenablement rattaché au cadre adopté.

M. Henry H. Frost, dans le mémoire que nous avons cité plus haut, se donne pour tâche d'énumérer toutes les contributions insérées dans les *Archives* d'après les divisions rationnelles indi-

quées à l'*Avant-Propos* du *Bulletin* et à l'*Essai de présentation* de 1912. Il dresse ainsi, en une centaine de pages, le tableau « du point de vue fonctionnel et de ses applications ». Rien n'est plus frappant pour faire comprendre, d'une part, la pensée de Waxweiler et pour montrer, d'autre part, dans quelle mesure elle avait animé tous les travaux des collaborateurs dans *Archives*.

Mais l'auteur américain, pour ce précieux travail, ne s'en est pas tenu aux divisions et aux indications contenues dans l'*Esquisse* et l'*Avant-Propos* du *Bulletin*. Il s'était aidé aussi du *Cours de Sociologie* de Waxweiler tel qu'il avait été recueilli par un de ses élèves en 1913. Il faut dire que ce que nous pouvons ainsi imaginer de l'enseignement de Waxweiler est de nature à nous éclairer vivement sur sa manière et sur sa doctrine.

Le Cours s'ouvre par une très importante Introduction, où l'élève est familiarisé avec les notions fondamentales essentielles : l'éthologie et son point de vue, la vie sociale et son déterminisme, en général, puis chez les hommes. On l'y met en garde enfin contre la méthode qui consiste à rechercher les *formes* et on lui montre que ce sont les *fonctions* qu'il faut étudier pour arriver à l'explication des phénomènes de la vie sociale. Des projections lumineuses sur les multiples aspects des questions étudiées, sur la biologie animale et humaine, illustraient ces leçons.

Deux grandes divisions existent en ce qui concerne la sociologie proprement dite : l'accommodation et l'organisation sociales, la première qui

s'observe même pendant une vie sociale temporaire, la seconde, dès que la vie sociale est sédentaire.

La partie de l'accommodation sociale comprend : l'influence sociale où l'on étudie successivement la contagion, l'imitation, la répétition ou reproduction, la compétition, la suggestion, l'intimidation. Faut-il dire que la multiplicité et la variété des exemples devaient faire sur l'élève la plus vive impression? Enfin, pour achever l'accommodation, il y a deux chapitres curieux ayant pour titres : l'agrégation sociale et la compensation sociale (qui comprend tous les phénomènes des échanges).

La deuxième partie du cours sur l'Organisation sociale est, naturellement, la plus étendue. Elle a deux chapitres : la coordination sociale est l'objet du premier, et c'est l'étude de ces coordinations dont nous avons vu les notions dans l'*Esquisse* : la coordination opérative, la coordination associative, la coordination conciliatrice, où l'on voit l'action collective et la conscience sociale avec l'étude si captivante des classes sociales. Le second et dernier chapitre traite de la constitution sociale. Mais il ne faut pas se tromper sur la portée de ce mot. Il s'agit essentiellement de la recherche de tous les éléments qui déterminent les impératifs sociaux, éléments de faits, ou matériaux, et procédés fonctionnels de la formation de ces impératifs, rôle de la logique dans l'élaboration des systèmes, les conditions fonctionnelles de leur constitution et, enfin, quelques paragraphes sur la désagrégation.

tion sociale. Le cours se termine par un paragraphe sur l'évolution sociale, où l'on insiste encore sur ce fait qu'elle ne se fait pas en ligne droite, mais prend des chemins variés d'après les matériaux différents que lui offre le milieu social.

Nous avons ainsi un exposé des idées fondamentales de Waxweiler et de sa manière. A chaque pas, dans ce Cours, on voit le *maître*, celui qui initie et fait ouvrir les yeux, celui qui prévoit les objections et les détruit, celui qui impose ses convictions.

Waxweiler a laissé inachevé un travail qui peut être considéré comme une parfaite application de sa méthode : c'est son étude sur *L'Elaboration sociale de l'écriture*, dont la *Revue de l'Institut* a publié un fragment en 1929.

**V. — L'enquête sur le régime alimentaire
de 1,065 ouvriers belges (1910).**

Le n° 9 des *Notes et Mémoires* porte comme titre général : *Recherches sur le travail humain dans l'Industrie*. Ces recherches devaient comporter, outre l'enquête dont il est question ici, une seconde partie où Waxweiler étudiait, avec la collaboration de M. De Leener, le travail des ouvriers dans une usine moderne. Depuis plusieurs années, en effet, Waxweiler et De Leener étudiaient d'une façon approfondie le travail à l'usine de M. J. Mélotte à Remicourt (fabrique d'écrémeuses). Des vues cinématographiques notamment avaient été prises. Malheureusement,

la guerre et le décès de Waxweiler n'ont pas permis de terminer ce travail.

L'Enquête sur le Régime alimentaire de 1,065 ouvriers belges (1) est due à la collaboration du Dr A. Slosse, collaborateur scientifique de l'Institut de Physiologie Solvay et de Waxweiler. Rien ne pouvait faire plus de plaisir à Ernest Solvay que cette collaboration des deux chefs de ses deux Instituts voisins du Parc Léopold.

La question de l'alimentation des ouvriers était et a toujours été de première importance. De nombreuses recherches avaient déjà été faites dans ce domaine et même spécialement pour les ouvriers belges : les budgets ouvriers de Ducpétiaux (1858) avaient été comparés avec ceux du Ministère du Travail par le célèbre statisticien allemand E. Engel (2), et par M. Julin (3), mais ces enquêtes laissaient ouvertes bien des lacunes. L'association du physiologiste avec le sociologue statisticien devait permettre d'envisager, d'une part, la composition du régime alimentaire et, d'autre part, les conditions sociales de ce régime.

(1) *Enquête sur l'alimentation de 1,065 ouvriers belges*, par A. SLOSSE et E. WAXWEILER. Bruxelles, Misch et Thron, 1910, 1 vol. in-4°, 260 p.

(2) Voir ERNST ENGEL, *Die Lebenskosten belgischer Arbeiter-Familien früher und jetzt*. (*Bulletin de l'Institut International de Statistique*, t. IX, 1895.)

(3) A. JULIN, *L'Ouvrier belge en 1853 et en 1886*. (*La Réforme sociale*, 1891.) — Une Enquête en Belgique sur les salaires, les prix et les budgets ouvriers. (*La Réforme sociale*, 1892.) — A propos des salaires et des budgets ouvriers en Belgique au mois d'avril 1891. (*Revue sociale et politique*, 1893.)

Pour mesurer l'importance de l'*Enquête*, il suffit de noter qu'à l'époque où elle fut entreprise il n'y avait que 436 budgets alimentaires comparables dans les divers pays.

Voici donc que 1,250 ménages d'ouvriers, représentant un total de 6,000 individus environ, vont être observés dans toutes les régions de la Belgique. 1,065 livrets d'enquêtes furent conservés, les autres étant inutilisables.

L'enquête porta exclusivement sur des *ouvriers* des industries et des métiers. Le choix n'en a pas été fait au hasard, mais une série de mesures ont été prises pour qu'il fût aussi représentatif que possible. Les ménages étudiés devaient se trouver dans des conditions ordinaires d'existence pour le milieu et la moralité. La quinzaine étudiée devait être « habituelle ». Le ménage devait comprendre les deux époux, mari et femme, celle-ci faisant le ménage. Enfin, toutes les données recueillies étaient contrôlées, la tenue des carnets d'observations surveillée.

L'enquête a porté sur dix catégories de métiers : terrassiers, maçons, carriers, houilleurs, constructeurs-mécaniciens, tisserands au métier à bras, tisserands au métier mécanique, cordonniers à la main, cordonniers à la machine, typographes. On a exploré Bruxelles et ses faubourgs, Gand et ses faubourgs, la région de Liège, celles de Verviers, Louvain, Hal, la région de Quenast, celles de Charleroi, Bruges, Ostende, la région de Dinant et celle des Flandres. Tous les ouvriers observés étaient valides et en bon état de santé; presque tous étaient occupés à leur tra-

vail, et le chemin qu'ils devaient parcourir pour y aller et en revenir était modéré.

L'analyse physiologique a été faite par le Dr Slosse. Après avoir calculé, à l'aide des coefficients les plus sûrs et les plus modérés, les quantités d'éléments nutritifs, résumés en trois catégories : albumine, graisses, hydrates de carbone, et leur valeur en calories, il compare les diverses régions du pays, les divers métiers. Il arrive à un certain nombre de conclusions d'ensemble : prédominance chez nos ouvriers des aliments ternaires : graisses et hydrates de carbone, pauvreté de la ration d'albumine. Dans plus d'un tiers des cas, l'apport d'énergie potentielle ne correspond pas à la pratique du travail dur et, en définitive, « l'alimentation ouvrière paraît fautive, mal comprise, mal adaptée au but physiologique auquel elle doit répondre et généralement insuffisante ».

La partie la plus originale de l'enquête au point de vue de la physiologie est ce que l'auteur a appelé le contrôle direct, et qui a consisté en une série d'expériences de laboratoire sur l'alimentation de 33 ouvriers particulièrement sélectionnés de la région de Bruxelles.

L'analyse sociologique, que s'est réservée Waxweiler, a révélé des points de vue généralement ignorés, et sous ce rapport elle a fourni des renseignements originaux.

Ramenant à trois les facteurs principaux qui influent sur l'alimentation ouvrière, il étudie d'abord le facteur régional, le facteur économique et le facteur professionnel. Les moyennes, ou plutôt les médianes qui servent de points de

comparaison, sont : 85 grammes (par jour) d'albumine et 3,500 calories.

Le facteur régional a beaucoup plus d'importance que les deux autres : on constate que la valeur nutritive de la ration alimentaire, et particulièrement « sa composition en albumine, varie suivant les milieux régionaux ; la proportion d'albumine est la moins élevée dans les centres industriels proprement dits ».

Une comparaison minutieusement établie entre l'ouvrier belge et des ouvriers des autres pays (États-Unis, Suède, Ecosse, Angleterre, Pays-Bas) est toute au désavantage de l'ouvrier belge. Il est constant qu'il ne règle pas son alimentation d'après la nature de la profession qu'il exerce, ni d'après la nature nutritive des aliments qu'il peut se procurer pour une somme donnée; que l'ouvrier belge habitant les régions industrielles a une alimentation moins nutritive que l'ouvrier habitant les villes ou les campagnes. Sans doute, il a une alimentation d'autant plus nutritive qu'il dispose d'un revenu plus élevé, et dès que son revenu s'élève il accorde une part plus grande à la viande.

Toutes ces conclusions étaient étayées de chiffres et d'observations incontestables, et elles valaient surtout à cette époque dans la mesure où l'enquête était représentative.

Depuis lors, à coup sûr, la situation économique de l'ouvrier s'étant incomparablement améliorée, une enquête de même genre donnerait des résultats plus favorables. D'autres données, notamment la question des vitamines, sont venues compliquer le problème, et en ce sens

le grand travail de Slosse et Waxweiler est dépassé. Mais il ne l'est pas en ce qui concerne la méthode : il a gardé, sous ce rapport, toute sa valeur ⁽¹⁾.

VI. — Les deux semaines sociales universitaires de Waxweiler.

Nous avons indiqué plus haut le but et la portée des Semaines Sociales Universitaires créées par Waxweiler. Il n'est pas superflu de montrer comment il avait organisé les deux semaines qu'il lui a été donné de présider.

La première est celle d'octobre 1912 ⁽²⁾. Annoncée dès le mois de juillet dans les établissements universitaires belges, elle avait été soigneusement préparée pendant l'année académique. Elle réunit soixante-dix-huit étudiants, dont une cinquantaine se trouvèrent le lundi 10 octobre à l'Institut de Sociologie Solvay.

Waxweiler leur en exposa le but : non pas enseigner des connaissances nouvelles, mais

⁽¹⁾ Dans les enquêtes récentes entreprises par M. JACQUEMYS, avec le concours de M. le Prof. BIGWOOD, successeur de M. Slosse, on a tenu compte certainement de ces éléments nouveaux; mais on a bien mis à profit les enseignements de l'œuvre de Waxweiler. Voir G. JACQUEMYS, *Enquête sur les conditions de vie de chômeurs assurés, 1932-1934*, 5 fasc. in-8°. — BIGWOOD et ROOST, *L'alimentation rationnelle et les besoins énergétiques d'une population ouvrière*, 1934.

⁽²⁾ Voir *Semaine sociale octobre 1912*. Compte rendu par F. VAN LANGENHOVE, secrétaire scientifique de l'Institut. Extrait du *Bulletin de l'Institut*, 1 broch. in-8°, 76 pp.

amener les esprits à envisager les problèmes sociaux d'une façon plus « réaliste », différente de la manière simpliste et superficielle dont on les envisage d'habitude. Loin d'être simples, ces problèmes sont complexes. « En Belgique particulièrement, la génération présente paraît posséder à un degré déconcertant la faculté de s'illusionner. Nous allons tâcher, ajoutait Waxweiler, de réagir contre ces dangereuses dispositions d'esprit. A propos de quelques grandes questions qui sont agitées aujourd'hui, nous nous efforcerons, pendant les jours que nous allons vivre en commun, d'habituer nos esprits à se plier à une discipline réaliste; nous nous plongerons dans les faits et nous éloignerons toute préoccupation de sentiment, d'intérêt, de parti ou de classe. Chaque journée sera copieusement remplie; les discussions se prolongeront pendant le déjeuner pris en commun et pendant les réceptions intimes du soir; les exposés et les échanges de vues ne seront que des entrées en matière destinées à préparer les enquêtes collectives faites au cours des excursions. »

Il est remarquable que jusqu'aujourd'hui, où l'on en est à la dix-neuvième, la Semaine Sociale Universitaire a admirablement conservé le même caractère.

Waxweiler avait dit « quelques grandes questions agitées ». Il ne s'était donc pas préoccupé de donner une unité d'objet à la Semaine, et c'est par un choix de sujets fort variés qu'il attirait les auditeurs.

La question des langues était, naturellement, au premier plan. Voici comment il l'explora :

M. L. de Raet fit un exposé introductif sur « les possibilités respectives de développement des populations de la Flandre et de la Wallonie », un résumé de l'histoire économique des deux parties du pays. M. Van Langenhove lui succéda avec ce sujet : « Le rôle de la langue dans le développement des populations ». Une discussion animée le suivit. Le soir, le Dr Houzé montra ses collections anthropologiques et notamment ses types de Wallons et de Flamands.

Le lendemain, on était à Russeignes, pour apprendre « comment le français se maintient à la frontière linguistique de la Wallonie ». Sous la conduite du Bourgmestre, on visita le village, les écoles, les instituteurs. L'après-midi conduisait la Semaine à Ingoyghem, pour y voir « la vie sociale dans un village flamand » et y faire deux visites impressionnantes : l'une à l'abbé Hugo Verriest, l'autre à Stijn Streuvels, « l'homme de génie qui porte l'un des noms les plus glorieux des lettres flamandes ». Après-midi d'initiation poétique flamande, dont les participants se souviennent encore.

Le mercredi, changement complet de sujet : la nécessité d'une haute éducation technique et économique pour l'ouvrier belge. C'est Waxweiler lui-même qui introduit le sujet en commentant des projections des clichés pris dans différentes usines et notamment chez M. Mélotte à Remicourt. Puis vient un exposé de M. De Leener, sur « ce que doit être l'éducation professionnelle de l'ouvrier », et c'était une belle préparation aux excursions du lendemain : à

l'Université du Travail, à Charleroi, et à l'École du quatrième degré, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles. Le lendemain, c'était la visite des organisations ouvrières. D'abord, celle des ouvriers chrétiens à Gand, où l'exposé fut fait par le R. P. Rutten; puis au *Vooruit*, où M. Anseele prit la parole.

Le samedi, nouveau sujet, mais qui tient fort à cœur au Directeur : la psychologie des partis politiques dans les démocraties. Un exposé de M. Bourquin sur les démocraties contemporaines donne lieu à une discussion à laquelle prirent part, entre autres, Paul Errera et Sarton. La Semaine se clôtura par une étude comparée de M. De Decker sur les partis politiques dans les démocraties de l'Antiquité, du Moyen Age et de l'époque actuelle. M. L. Leclère y fit un exposé magistral et la discussion fut très animée.

En finissant, Waxweiler s'adressait aux étudiants : « Jeunes gens, vous sentez à présent combien fâcheuse est cette habitude de parler inconsidérément des choses de la politique sociale. Eloignez-vous des doctrines toutes faites, desséchantes et stériles. Laissez-vous pénétrer par les chaudes effluves de la réalité qui vit. Soyez toujours, comme pendant ces quelques jours, tolérants, courtois et bons ! »

La seconde Semaine Sociale eut lieu au début d'octobre 1913 (1). Les participants étaient aussi

(1) Voir Semaine sociale universitaire d'octobre 1913, *L'Évolution des Associations et des Institutions*. Compte rendu par MARCEL VAUTHIER, 1 broch. in-8°, 142 p. — Sous le titre *Études Productivistes*, M. G. HOSTELET a donné en 1919 un

nombreux, et « dès le premier abord on put voir se former cette atmosphère de cordialité qui eut tant de charme l'année précédente ».

Cette fois, le directeur avait eu la préoccupation de relier entre elles les communications et les excursions par une idée quelque peu théorique. Il avait voulu montrer comment, « sous la pression de nécessités nouvelles, des changements se préparent dans les cadres mêmes de la société actuelle ». Cette idée de saisir les changements qui s'opèrent au moment même où ils apparaissent était une idée chère à Waxweiler.

Ces changements, il les divisa en deux parties. La première est relative à des formations de groupements, d'associations : c'est l'association dans la petite bourgeoisie, l'organisation des cultivateurs, l'assurance mutuelle dans l'industrie textile et les groupements professionnels chez les patrons et les ouvriers verriers.

La seconde partie veut montrer des changements dans les institutions publiques : c'est la justice nouvelle pour les enfants, et l'élargissement de leurs attributions dans les provinces et les communes.

La première causerie fut faite par M. Mommert, Directeur général au Ministère du Travail, et eut pour objet l'organisation dans les « métiers et négoce ». Elle fut illustrée, l'après-midi, par une visite aux installations des

résumé détaillé de la deuxième Semaine sociale de l'Institut de Sociologie Solvay, Bruxelles, Lebègue, 1919, 1 broch. in-8°, 270 p.

Patrons Pâtisseries et à la Coopérative des Coiffeurs bruxellois.

Le mardi, on était en pays industriel : c'était l'organisation de l'industrie verrière, par M. Fernand Lambert, le grand industriel, avec visite d'usine, et par M. Edmond Gilles, président de l'Union Verrière des ouvriers. La communication de ce « conducteur d'hommes » redouté fut particulièrement impressionnante.

Le soir, après le souper, M. Des Marez fit une admirable leçon sur les corporations et l'histoire du mouvement syndical.

Le mercredi, c'était l'organisation agricole qui retenait les participants. Une causerie de M. Vliebergh, une du Chanoine Luytgarens, les initiaient à l'organisation du Boerenbond, tandis qu'à Terbanck ils voyaient une gilde locale en détail.

Le jeudi, les préoccupations de la Semaine changeaient d'axe : on voulait voir les Pouvoirs publics opérer leur évolution. Ce fut M. Prins qui exposa, au Palais de Justice même, l'économie de la loi nouvelle dont il était l'inspirateur, M. Wauters, juge des enfants, qui, à l'aide de dossiers et d'exemples vécus, en montrait l'application. L'après-midi, on était à Gand pour entendre M. Christophe montrer le mécanisme de la Caisse Mutuelle d'Assurance des industries textiles, et Louis Varlez décrire le Fonds de Chômage avec la Bourse du Travail et le Fonds de Crise. On soupa à l'Exposition, *À la Vieille Flandre*, où Henri Pirenne fit une de ses merveilleuses causeries au sujet de l'intervention des Pou-

voirs publics dans la politique sociale avant le XIX^e siècle.

Le vendredi fut consacré aux provinces qui avaient étendu leurs attributions en matière sociale. Ce fut l'Institut Pasteur de Bruxelles, dont le Dr Bordet lui-même fit les honneurs. L'après-midi, on était à Liège, où le Dr Malvoz, qui dirigeait l'Institut provincial de bactériologie, dévoila, avec sa verve inlassable, les résultats acquis dans la prophylaxie des maladies par l'assistance : l'ankylostomiasie, le nystagmus des mineurs, la syphilis, la tuberculose.

Le samedi, c'est à Schaerbeek que M. Louis Bertrand montra le développement de la politique sociale d'une grande ville; le Dr Ensch parla de l'intervention communale en matière d'hygiène. On retourna à Mons l'après-midi. Le Dr Herman fit visiter le Musée d'Hygiène attaché à l'Institut de Bactériologie, et M. Heupgen, alors Député permanent, fit une brillante causerie pour exposer « comment la province de Hainaut a élargi sa mission administrative ».

Ainsi se termina la Semaine de 1913. Personne ne se doutait qu'elle serait la dernière qu'il fut donné à Waxweiler de diriger.

Mais on peut se réjouir de ce que l'institution des Semaines Sociales Universitaires, non seulement lui a survécu, mais continue à subsister et à se développer.

VII. — Vues de Waxweiler sur l'enseignement supérieur.

Dans une conférence faite à l'Exposition Internationale de Bruxelles le 13 juillet 1910, et qu'il a intitulée : « L'Université de Demain », Waxweiler a exprimé sur l'enseignement supérieur des vues originales et intéressantes.

Il part de cette idée que les Universités d'aujourd'hui n'ont rien de commun avec les écoles de l'Antiquité et du Moyen Age, dont elles sont les héritières. Il ne s'agit plus de conserver le patrimoine intellectuel de l'humanité, mais d'accomplir une fonction essentielle de la civilisation. Quelle fonction? choisir, trier, affiner, assouplir les aptitudes intellectuelles d'une élite. De là la définition : les universités sont « des établissements où l'on sélectionne les esprits au point de vue de leur intelligence et de leur sens critique, tout en leur donnant un fonds commun de connaissances d'ordre scientifique ».

Tel est le but. Waxweiler trace les grandes lignes de l'organisation nécessaire.

Il ne se faisait aucune illusion sur le caractère peu pratique des réformes qu'il esquissait. Il avertit franchement ses auditeurs qu'il planerait en plein idéalisme et ferait « délibérément une cour assidue à l'Utopie ».

A l'objection qu'on ne peut toucher à l'enseignement universitaire sans réformer d'abord l'enseignement moyen, il répond : « Aucunement. Elevez les barrières à l'entrée de l'Université; bouleversez-en les programmes : l'enseignement

moyen s'empresera de prendre des arrangements en conséquence. »

Voici donc comment il crée son université moderne :

Tout d'abord, on n'y est pas admis avant dix-neuf ans; « puisqu'il s'agit de faire des hommes qui ne soient pas, suivant une énergique expression, « des entrepôts mentaux », mais des « fabriques mentales », il faut que ceux qui entrent aient le cerveau mûr ». Naturellement, les jeunes filles y entrent au même titre que les jeunes gens.

Il n'y a pas, à proprement parler, d'*examen* d'entrée, c'est-à-dire « d'interrogatoire d'autant de fois vingt minutes qu'il y a de matières portées au programme ». Mais il y a un stage de quinze jours au moins, au cours duquel on met à l'épreuve les aptitudes personnelles des candidats : « expériences de laboratoires, rédactions, discussions, exposés mathématiques, récits d'observations se succèdent pour établir le coefficient d'utilisation de chacun ».

Une fois cette épreuve passée, l'étudiant est à l'université pour cinq, six ou sept ans. Les deux premières années, les étudiants reçoivent *tous* la même formation — non pas le même enseignement. Il n'y a pas de cours *ex cathedra*. Les élèves reçoivent des résumés des parties successives de chaque cours. Groupés par séries de 10 ou 15 au plus, ils discutent ces résumés sous la direction d'assistants, et « lorsque la matière est bien assimilée, tous les groupes se rassemblent devant le professeur, qui interroge, redresse, commente, compare les réponses et

fixe, si l'on peut dire, l'interprétation qu'il entend donner ». C'est pour respecter la formation personnelle du jugement et l'autonomie de la pensée que Waxweiler fait intervenir le professeur après et non avant l'étude du cours.

Sur quoi porte l'enseignement dans ces deux premières années? En première ligne, on familiarise les élèves avec les procédés des mathématiques supérieures, — quelle que soit la préparation antérieure et quel que soit le but final des études. « J'ai, en faveur de cette proposition, dit Waxweiler, une expérience de plusieurs années à l'École de Commerce Solvay : des jeunes gens sortis de la section des humanités latines sont aussi aisément formés à l'analyse infinitésimale et à la mécanique rationnelle que d'autres venant de la section scientifique, à condition qu'ils soient intelligents. Mais ceci est la condition préalable. Et je ne connais pas, jusqu'à nouvel ordre, de procédé plus sûr que le laminage mathématique pour trier les esprits précis et écarter les superficiels, les impulsifs, les impressionnistes qui sont la plaie de notre société moderne ».

Laboratoires de physique, de chimie, de biologie et de physiologie sont obligatoires pour tous : il s'agit de « savoir regarder ce que l'on ne cesse de voir ».

Pour tous les élèves également l'histoire, la psychologie et la sociologie, et Waxweiler groupe à dessein ces trois disciplines. « pour bien montrer qu'il ne s'agit ni d'une histoire purement documentaire, ni d'une psychologie pure-

ment intellectualiste, ni d'une sociologie purement philosophique, mais d'un ensemble destiné à dégager ce qu'il y a de constant et ce qu'il y a de variable dans les activités humaines ».

Tous les élèves connaissent à fond le français, l'allemand et l'anglais, car ils les utilisent pour faire, par écrit, bien entendu, les nombreux travaux personnels qui leur sont demandés. De fréquentes réunions les rassemblent, où des communications sont faites devant les professeurs et les assistants, dans les langues étrangères comme dans la langue maternelle.

« La journée entière se passe à l'Université, où les exercices physiques délassent des travaux de l'esprit, où tout est riant, accueillant, vivant, résolument jeune et actif ».

Quand il s'agit de juger les élèves, ne pensons pas que l'on recourra aux examens. Tous les trois mois, professeurs et assistants discutent les aptitudes de chacun. « Leur jugement se basera sur les multiples occasions qu'ils auront eues de voir se révéler ces aptitudes; même, ils les coteront s'ils le désirent, mais ils seront tenus de rapporter leurs cotes, non pas à la *connaissance* parfaite d'une matière, mais aux divers facteurs constituant l'intelligence : attention, abstraction, mémoire, jugement, imagination, promptitude, sens critique, etc... Ainsi, ils feront l'analyse, de plus en plus serrée, des possibilités mentales des élèves, et à chaque étape trimestrielle ils prononceront l'élimination des inadaptables ».

Après les deux années d'études générales com-

munes, les étudiants se spécialisent d'après leur choix, aidés et éclairés par les professeurs. L'objet de l'éducation change, mais les méthodes restent les mêmes. La durée des études est variable, mais partout il y a le mélange des enseignements pratiques, les cliniques pour les médecins, les stages pour les ingénieurs civils, industriels et commerciaux, les voyages d'études, etc. Pour ceux qui se consacrent au travail scientifique pur, une forte préparation logique et méthodologique. Partout, en bonne place, la pédagogie.

« Mais les points de contact entre les diverses directions resteront aussi nombreux que possible : le métaphysicien touchera le chercheur de laboratoire par l'histoire et la philosophie des sciences; le juriste rencontrera l'historien pour faire route avec lui le long de l'évolution des institutions. Des réunions grouperont périodiquement étudiants et professeurs, qui seront incessamment et intimement mêlés les uns aux autres. »

Il n'y a pas plus d'examens pour les années finales que pour les années communes. Ils sont remplacés par des interrogatoires fréquents, des travaux personnels, des discussions, « et si l'on échappe à ces cribles successifs, on sortira de l'Université portant non un diplôme conféré avec toute une hiérarchie de distinctions, mais un véritable bulletin d'appréciation des aptitudes et des capacités ».

Telle était la conception « utopique » de l'Université de Waxweiler. Qu'elle fût irréalisable,

c'est certain et avoué, mais qu'elle contient bien des traits justes et importants, c'est ce que la pratique actuelle a confirmé. Il est hors de doute que bien des réformes sont en germe qui coïncident avec les rêves du Directeur de l'Institut Solvay. Mais ce qui le réjouirait davantage, c'est que ce sont les professeurs qui ont changé et changent en prenant des habitudes plus conformes à ses recommandations.

**VIII. — La Belgique neutre et loyale
et le Procès de la Neutralité belge.**

Deux ouvrages subsistent de la campagne entreprise par Waxweiler pour défendre la Belgique : *La Belgique neutre et loyale*, qui date de décembre 1914, et *Le Procès de la neutralité belge, réplique aux accusations*, qui date de mars 1916.

Quand on les relit aujourd'hui, on ne peut se défendre d'un sentiment mêlé d'étonnement et d'admiration. Waxweiler s'est attaqué à l'impossible : il a voulu défendre la Belgique contre toutes les imputations et les mensonges de l'Allemagne et de ses amis. Le monceau de ces horreurs était, en lui-même, énorme, et l'on savait bien qu'il s'augmenterait chaque jour tant que la guerre ne serait pas terminée. Car nous savons que la guerre ne se fait pas seulement sur les champs de bataille. Ce fut une des révélations les plus poignantes de la guerre pour les Belges : en temps de guerre, on sait se servir de toutes les armes, du mensonge, de la calomnie, des trahisons, tout comme des canons et des obus.

Il y a chez tous les belligérants des gens payés pour faire cette besogne, et il y a aussi des gens dont le patriotisme justifie les pratiques les plus déshonnêtes. Waxweiler n'a pas un moment de découragement. Il ne se dit pas que toutes ces infamies sont naturelles, sont de règle dans le jeu affreux qui se déroule devant lui : il ramasse tout, il épluche les journaux allemands, autrichiens, suisses-allemands, hollandais, et il n'est pas écœuré d'examiner, de réfuter même les imputations « dont le seul énoncé fait injure au bon sens ». On le voit s'indigner de méfaits comme ceux-ci : « On jette, en Allemagne, le discrédit sur la façon dont la Belgique a compris sa neutralité avant la guerre; on accumule contre elle les griefs; on ne parle d'elle que sur un ton agressif; il semble qu'en s'acharnant sur sa faiblesse on veuille empêcher les autres de l'aimer et de l'estimer! » Mais c'est cela la guerre; cela fait partie de la politique *nécessaire* à la guerre, et l'on pourrait s'étonner de la naïveté du reproche, si l'on ne savait que le but principal de Waxweiler était de porter la conviction chez les Neutres et tout particulièrement en Suisse.

Là aussi il y avait des gens qui ne savaient pas quel bourbier *moral* est toute la guerre, et qu'il s'agissait d'instruire, de détromper. Travail formidable qui impose l'admiration pour la patience, la méthode avec lesquelles il fut entrepris. C'est ici que l'on voit l'homme de science, habitué à exercer son sens critique, à ne point exagérer, à tout peser et passer au crible.

Waxweiler se mit à étudier tout le mécanisme de l'opinion publique en Suisse, spécialement en Suisse alémanique. Il se fit précéder, pendant quelques semaines, par son ancien élève M. René Marcq, qui commença les enquêtes nécessaires. Il chercha à connaître les courants d'opinion; il visita les rédactions de journaux; il fit des démarches personnelles auprès d'hommes influents; il fit des conférences, — peu de conférences, car elles étaient mal vues; — il s'offrit à des conversations, à des demandes de renseignements.

Nous avons un témoignage émouvant de son action : c'est celui de M. Ernest Bovet, qui était alors professeur de littérature française à l'Université de Zurich et fondateur d'une société appelée « Wissen und Leben », où Waxweiler fit une conférence, en allemand, le 27 janvier 1915. Quand il dit pourquoi il parlerait dans la langue usuelle à Zurich, il ajouta : « parlant une langue étrangère, je suis sûr de pouvoir me maîtriser ». En effet, il semble que c'est ce sentiment de maîtrise de soi qui fit la plus grande impression. « Waxweiler, dit M. Bovet, en parlant de sa Conférence de janvier 1915, loin d'oublier et de se rétrécir dans la haine, avait grandi dans la douleur. Indifférent à la célébrité qui s'acquiert aujourd'hui par des phrases d'une indignation trop facile, il était si profondément ennemi de toute violence et si entièrement pénétré d'une cause juste, qu'il avait transformé ses plus cruelles douleurs en une lumière pour l'humanité. Tout meurtri dans son cœur de patriote, et

tout déçu qu'il était dans ses amitiés, il n'en restait pas moins sociologue, historien, philosophe, fidèle à la science, sachant bien d'ailleurs qu'elle mène sûrement à la vérité, à la liberté. »

Cette conférence de janvier 1915 à Zurich se fit devant environ trois cents auditeurs, dont la moitié peut-être était encore méfiante, si ce n'est hostile à la cause belge. « L'exposé de Waxweiler fut d'une lucidité et d'un calme absolus; le timbre de la voix révélait une émotion intense, mais pas un mot violent ne fut prononcé que l'adversaire aurait pu considérer comme offensant. Et il se produisit alors un phénomène curieux de la psychologie des foules, où il arrive que plus l'orateur se force et s'échauffe, et plus le public se refroidit, tandis que plus l'orateur se contient et se domine, et plus sa flamme intérieure se communique aux auditeurs. Ce fut le cas pour Waxweiler à Zurich : ceux qui étaient entrés en adversaires se transformaient, sous nos yeux, et quittèrent la salle en néophytes (1). »

La Belgique Neutre et Loyale est le produit de cette documentation que Waxweiler promenait en Suisse et qui lui permettait d'obtenir des résultats positifs comme à Zurich.

La brochure (234 pages) s'ouvre par l'exposé des sentiments de la population belge à l'égard de l'Allemagne. Waxweiler rappelle comme, depuis vingt-cinq ans avant 1914, le sentiment public se rapprochait de l'Allemagne. On faisait,

(1) Voir ERNEST BOVET, *La Belgique à Zurich* en automne 1914. (*Revue de l'Institut de Sociologie*, n° 2, p. 296.)

en Belgique, un accueil sympathique, non seulement aux milliers d'Allemands qui venaient en vacances aux plages du littoral, mais aux Allemands établis à demeure dans le pays. Anvers était une place de commerce où les Allemands jouissaient d'un prestige, d'une influence sans rival. La politique gouvernementale, après la mort du Roi Léopold, était toute orientée vers le rapprochement. Waxweiler cite, avec un plaisir évident, les échanges de politesse entre les deux Cours, auxquels répondaient des marques réciproques de bonne entente des Gouvernements. Il note toutes les occasions successives où le Gouvernement allemand, en 1911 notamment, donnait l'assurance que la neutralité belge serait respectée. Il indique le commencement des inquiétudes en 1912, avec l'avertissement du Roi de Roumanie : « Le miracle de 1870 ne se renouvellera pas », et avec les propos et les écrits d'écrivains militaires allemands, comme le général von Bernhardt, qui justifient la réorganisation de l'armée en 1913. Puis vient l'histoire des derniers jours de juillet jusqu'au 2 août à 7 heures du soir, telle qu'on pouvait la faire alors, à l'aide de documents officiels publiés. Depuis lors, que d'éclaircissements, que de précisions n'ont pas été apportés que Waxweiler ne connaissait pas ! Mais ce qu'il connaissait suffisait déjà à démontrer la correction absolue de la Belgique et la mauvaise foi de l'Allemagne.

Le chapitre intitulé : « être ou ne pas être » s'ouvre sur l'ultimatum allemand et la réponse du Gouvernement belge. L'analyse qui est faite

de la « note très confidentielle » allemande est très complète et d'une finesse remarquable. L'Allemagne demande le passage en Belgique; mais la Belgique ne peut l'accorder, en raison de la nature juridique de la neutralité permanente et sans s'exposer à une intervention justifiée des autres puissances garantes. C'est un marché de dupe que l'Allemagne offre à la Belgique en échange du libre passage. Et puis, la justification de l'invasion que contient la « note » est toute différente de celle que l'on tentera plus tard : c'est « l'intention de la France de marcher sur l'Allemagne par la Belgique ». A la suite de cela, le récit de la conversation du baron Beyens, le 4 août, avec M. de Jagow, et du fameux aveu de Bethmann-Holweg au Reichstag font une impression profonde : l'Allemagne ne pense pas alors à accuser la Belgique. En outre, Waxweiler montre que la violation du droit était préméditée. Il donne le texte de la réponse belge, que l'Allemagne s'était gardée de faire connaître à la presse, et démontre qu'elle était en tous points conforme aux obligations de la neutralité, ainsi que l'appel au secours de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

Le chapitre suivant : « La Neutralité belge devant l'Europe », est une belle leçon de droit des gens. Il est intéressant de remarquer que l'auteur, qui n'était pas juriste, n'a commis aucune erreur dans ses explications juridiques. Il remonte ici jusqu'à la Conférence de Londres de 1831 pour faire comprendre l'origine et la nature de la neutralité permanente de la Bel-

gique. Il rappelle dans quelles circonstances Talleyrand se vante d'en avoir eu l'idée et de l'avoir fait prévaloir. Depuis lors, nous savons que le rôle de Talleyrand a été quelque peu différent de sa description. Mais cela ne modifie en rien le but des puissances à la Conférence de Londres : empêcher toute inféodation de la Belgique à l'une quelconque de ses voisines, et il est facile de faire voir que ce fut de tout temps les préoccupations de l'Angleterre aussi bien que de l'Allemagne. L'auteur rappelle les événements de 1870 et comment les deux traités de l'Angleterre avec les belligérants ont *confirmé* la neutralité belge. En 1914, la situation est la même, et c'est Sir Edward Grey qui demande à la fois à l'Allemagne et à la France si elles sont disposées à respecter notre neutralité. Tandis que la réponse de la France est claire, celle de l'Allemagne est trouble et donne lieu à un véritable essai de chantage de la part de l'Allemagne. Les extraits du Livre Bleu relatifs aux conversations entre Sir Edward Grey et les diplomates allemands devaient faire, au moment où ils furent publiés, une impression profonde sur tout esprit non prévenu. Ce marchandage est encore accentué quand, le 9 août, l'Allemagne renouvelle à la Belgique sa proposition de neutralité bienveillante, accordant le passage des armées impériales. Aussi, il devient évident que le plan allemand était de placer la Belgique dans l'obligation de se défendre et, pour la châtier d'avoir accompli son devoir, de l'assujettir. C'était donc en réalité un véritable complot qui apparaissait

contre la Belgique. Quelle signification prend alors le récit de la fameuse conversation entre le Chancelier allemand et l'Ambassadeur anglais, du 4 août, où le traité de neutralité est appelé « un simple bout de papier ». Waxweiler écrit : « Quelle impression de sombre grandeur se dégage de ce sommaire tableau ! (le récit de l'entretien, au Livre Bleu). Comme on y sent aux prises deux sincérités. Rien n'est commandé, rien n'est fardé dans cette rencontre de deux hommes qui tremblent devant les effroyables responsabilités qui s'engagent... L'entrevue était plutôt pénible, « somewhat painful », dit sobrement l'ambassadeur dans son rapport, et l'on sent tout ce que ce mot renferme pour lui d'émotion refoulée. » En deux pages, Waxweiler résume alors les traits caractéristiques de l'attitude de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Belgique.

Au moment même de l'invasion, l'Allemagne ne pense à la justifier que par la nécessité militaire; elle n'accuse en rien la Belgique. Elle paraît d'ailleurs presque honteuse de son acte, puisque le premier Livre Blanc allemand ne cite même pas la Belgique et que, quand, le 8 août, un télégramme de l'Agence Wolff donne le texte de la note allemande, la *Frankfurter Zeitung* la fait suivre de ce mensonge : « cette note est restée sans réponse ».

Mais en même temps, l'attitude de l'Allemagne change. On s'avise que la Belgique est coupable.

Waxweiler commence alors, dans son quatrième chapitre, cette interminable réfutation des imputations contre la Belgique.

Notice sur Emile Waxweiler.

On lui reproche d'abord des actes d'hostilité avant la guerre : arrêt d'une importation de grains à Anvers le 31 juillet; attaque de land-sturm à Aix-la-Chapelle le 2 août, puis des récits individuels sans précision, de faits sans importance. Toutes ces imputations sont fantaisistes, sans pertinence et facilement anéanties.

On lui reproche ensuite des complaisances envers la France : ce sont des officiers français que l'on a vus en territoire belge, des avions que l'on a vus en territoire belge, des avions qui l'ont survolé ou atterri à Anvers, etc. Un mot de M. de Broqueville lors de la réorganisation de l'armée : « nous devons nous méfier de l'Allemagne », est détourné de son sens parce qu'on néglige la phrase précédente : « nous devons nous préparer et nous presser des deux côtés ». Très opportunément, Waxweiler rappelle les commandes de matériel de guerre à la maison Krupp, qui auraient dû, à ce compte, être une bien plus grave « complaisance ».

Plus graves sont les accusations de complaisance envers l'Angleterre. Waxweiler n'a pas de peine à montrer la parfaite correction de notre diplomatie et de la diplomatie britannique au début du mois d'août. Mais il en vient aux documents sensationnels publiés par la *Nord-deutsche Allgemeine Zeitung* le 13 octobre et qui avaient été trouvés au Département de la Guerre. Ils auraient attesté que des accords militaires avaient été conclus entre la Belgique et l'Angleterre. C'est en 1906 que l'attaché militaire anglais à Bruxelles, le lieutenant-colonel Barnardiston, avait eu avec le général Ducarne,

chef de l'Etat-Major de l'armée belge, une série d'entretiens sur lesquels le général fit rapport à son Ministre. Le journal allemand avait donné le fac-similé de certaines pages de ce rapport. Mais il y avait fait deux falsifications importantes : il avait traduit le mot « conversations » par le mot « conventions » et il avait omis d'inclure dans le rapport une note marginale qui disait : « l'entrée des Anglais en Belgique ne se ferait qu'après la violation de la neutralité belge par l'Allemagne ». Waxweiler se borne à ces constatations et reviendra sur l'incident dans sa seconde brochure. Il rencontre aussi les arguments allemands tirés d'un entretien du même genre en 1912 entre le lieutenant-colonel Bridges et le général Jungbluth. Il conclut : « tels sont les éléments menus, fragiles, spécieux, sur lesquels se fonde le procès de tendance que l'opinion allemande veut intenter à la Belgique ». Citant, en terminant, un mot du *Lokal Anzeiger* : « la Belgique, terrassée, est tombée à genoux », il ne peut s'empêcher de s'écrier — et l'on sent toute l'émotion contenue dans cette phrase : « Quel crime expie donc ce pauvre petit pays, sinon celui d'être resté loyal ? Et quel dernier outrage fait-on à sa fierté, en le présumant capable d'implorer son persécuteur ? »

Le dernier chapitre est intitulé : « Les règles allemandes de la guerre ». Il part de cette observation que la situation spéciale de la Belgique dans le conflit prescrivait à l'Allemagne une certaine modération dans les opérations militaires. C'est une naïveté. Dans la guerre, avant

tout, il faut vaincre, et si vous avez un adversaire faible et innocent, il faut en profiter, frapper un peu plus fort et le discréditer. L'Allemagne ne s'en est pas fait faute. Non seulement elle a conduit la guerre avec une « cruelle rigueur », mais elle en a rendu la Belgique responsable. Elle a prétendu que les civils avaient participé à la guerre. — et Waxweiler met à néant la légende des francs-tireurs (et de l'huile bouillante à Herstal!) en prenant la peine, dans certains cas, d'expliquer l'origine des malentendus. On avait reproché à des jeunes filles belges d'avoir crevé les yeux à des blessés allemands. Waxweiler, en regard d'allégations semblables, met des enquêtes conduites par les autorités militaires allemandes mêmes. Il ne lui est pas difficile de réfuter l'accusation que la Belgique avait maltraité des Allemands établis en Belgique. Il en vient enfin à examiner le fameux Manuel de l'armée allemande en campagne (*Kriegsgebrauch im Landkrieg*) de 1902. Il dit : « Une impression se dégage avec force de la lecture attentive de ce code : c'est que l'État-Major allemand résiste aux tendances modernes qui veulent contenir le déchaînement des passions de la guerre dans certaines limites tracées par les exigences du droit et de l'humanité ». C'est vrai, à coup sûr; mais c'est trop peu dire. Le Manuel a été rédigé après la première Conférence de la Paix de La Haye (1899), et ce fut comme une suite de l'attitude des plénipotentiaires allemands, qui s'étaient opposés à de nombreuses dispositions de nature à humaniser

la guerre. Il faut savoir que la Convention de La Haye ne contenait pas explicitement l'engagement de suivre les prescriptions du Règlement y annexé, mais exigeait des Puissances qu'elles donnent à leurs armées des instructions « *qui y seront conformes* ». Les instructions de l'Allemagne, c'était le *Manuel*, où l'on sent continuellement l'hostilité de l'Etat-Major. Par une ironie un peu grosse, le *Manuel* s'ingénie à citer des exemples de rigueur et de cruauté de Napoléon. Waxweiler relève une série de faits montrant que la doctrine allemande consacrait le pouvoir arbitraire du commandement et son application en Belgique, notamment en ce qui concerne les peines collectives et les otages.

La brochure se termine par ces mots : « Cette guerre est la dernière chose au monde que la Belgique méritait. Forte de sa probité, de sa loyauté, de son innocence, la Belgique n'acceptera jamais le verdict des armes. C'est au jugement des peuples qui placent leur orgueil suprême dans le sentiment de leur dignité nationale qu'elle s'en remet, confiante et résolue. »

La Belgique Neutre et Loyale eut un succès énorme auprès des Alliés et des Neutres. La première édition (6.000 exemplaires) fut enlevée en une semaine. En peu de mois, sept éditions furent épuisées. Mais la lutte continuait, les polémiques se multipliaient. Nous avons vu Waxweiler à l'œuvre en Suisse, son livre en main. Il est probable que sa campagne en ce petit pays, qui lui offrait le meilleur champ de propagande, lui apprit qu'il fallait persévérer, car

un an après, il publiait : *Le Procès de la Neutralité belge. Réplique aux accusations* (Fayot, 1916, 1 vol. in-8°, 136 pages). Ce n'est ni une atténuation ni une rectification : c'est un complément. « Ce que j'aurai encore à dire, écrit l'auteur, en sa préface, s'ajoute à ce que j'ai déjà dit, sans l'amender ni l'atténuer d'aucune façon. »

Il constate que la campagne de presse allemande contre la Belgique continue, campagne de silence qui feint d'ignorer les faits les plus patents, campagne de calomnie par la diffusion des mensonges les plus extravagants. Des personnalités universitaires sont venues rejoindre les journalistes, les brochures, enquêtes, publications officielles. Le silence des Belges pourrait paraître un acquiescement. Waxweiler veut qu'à l'issue de la mêlée, rien ne puisse entamer le renom de la Belgique dans l'histoire : « elle doit, toute droite, poursuivre sa destinée ».

Waxweiler a recueilli des objections et des griefs nouveaux contre la Belgique. Il les classe sous trois catégories, qui seront les trois parties de sa seconde brochure.

La première objection est la suivante : « En bonne politique, la résistance de la Belgique est incompréhensible. » C'est l'objection des Neutres « réalistes » qui demandent si la Belgique avait à ce point l'illusion de croire aux traités de 1839 ou de vouloir se sacrifier? Waxweiler répond que ce n'est ni l'un ni l'autre. Le refus d'obtempérer à l'Allemagne vient tout simplement de la nécessité de vivre, de ne pas vouloir l'inféodation à

un grand Etat. Il montre, par l'histoire des incidents où la Belgique a maintenu jalousement son droit de vivre indépendante (1840, 1848, 1856, 1866, 1870), que son refus était imposé par une nécessité tenant à l'existence intime de la nation.

La deuxième objection est : « Si la Belgique a résisté, c'est qu'elle était déjà engagée. » C'est l'objection tirée des documents trouvés au Ministère de la Guerre, et publiée pour la première fois le 13 octobre 1914. Objection puissante, qui a eu beaucoup de retentissement, notamment chez les Neutres. La « connivence » de la Belgique avec l'Entente était devenue une notion commune de l'accusation. Ici, Waxweiler reprend *ab ovo* la question qui n'avait pas été suffisamment approfondie dans sa première brochure. Il met en évidence tout d'abord l'altération consciente du texte du rapport Ducarne, où le mot *conversation* est devenu, dans la traduction, *convention*. Il montre ensuite que le titre du dossier, écrit par le Général, n'a pas la portée qu'on veut lui attribuer. Il fait voir ensuite que la note marginale : « l'entrée des Anglais ne se ferait qu'après la violation de notre neutralité par l'Allemagne » faisait bien partie du rapport et l'éclairait tout entier. Il reprend ensuite les circonstances de la visite de l'attaché militaire anglais pour faire voir qu'il n'y avait rien de plus naturel ni de plus innocent.

Mais, d'après des auteurs allemands, dont le Dr Grasshof, la Belgique aurait dû communiquer de la même manière à l'Allemagne « ses secrets militaires ». Or, le Général Ducarne n'a commu-

Notice sur Emile Waxweiler.

niqué aucun secret à l'attaché anglais, dont il a reçu simplement des indications sur les dispositions éventuelles de son Gouvernement.

S'appuyant alors sur les rapports diplomatiques adressés à Bruxelles par dix ministres et chargés d'affaires belges accrédités à Berlin, Waxweiler prouve que les conversations avec les attachés anglais n'ont eu aucune influence sur l'orientation de la politique extérieure de la Belgique, dont les relations avec Berlin, avec Londres et avec Paris restèrent ce qu'elles étaient « Constante dans son attitude de neutralité sincère, la Belgique a cherché à obtenir de la part de ses trois garants, les plus intéressés à son sort, des assurances qui pussent fortifier la confiance qu'elle plaçait en eux. Loin de s'inféoder, elle a affirmé son autonomie. Loin de trahir, elle a attesté sa loyauté. »

La troisième objection est celle des juristes : « La Belgique n'avait pas à résister, car son territoire n'était pas inviolable. » Le travail de Waxweiler est, sur ce point, très remarquable. Il examine et réfute la fameuse brochure de Norden sur la Neutralité belge, avec sa thèse de la neutralité *perméable* et l'exégèse du traité du 15 novembre 1831, qui ne contient plus le mot « inviolabilité » dans son article 7. Sans s'arrêter aux doutes et aux objections de Nijs, de Banning ni de Van de Weyer, Waxweiler invoque simplement le bon sens et les travaux préparatoires, et expose victorieusement que l'inviolabilité du territoire était aussi bien garantie que son indépendance. Vient ensuite l'examen de la

convention secrète des forteresses du 14 décembre 1831, qui, mis en rapport avec le protocole d'Aix-la-Chapelle de 1818, donne un argument de plus en faveur de la notion inaltérée de la neutralité.

Après quelques pages intitulées : « Dernières Paroles » et où Waxweiler rencontre un certain nombre de ragots ou cancans, sans pertinence, il conclut : « Depuis dix-huit mois, la Belgique innocente souffre en expiation de méfaits qu'elle n'a jamais commis et dont ses ennemis ne l'ont accusée qu'après l'avoir frappée, pour se justifier devant le jugement du monde. S'il se trouve encore en Allemagne des hommes qui aient le courage d'imaginer contre elle de nouveaux griefs, qu'ils parlent ! Ils ne lasseront pas la patience des Belges ni leur volonté de défendre leur patrimoine d'honneur et de loyauté. »

Dans la tristesse de la pensée que ces deux brochures furent les dernières publications de Waxweiler, on est heureux de constater qu'elles sont comme un monument, élevé par une chaude passion, à la défense de la Patrie.

ERNEST MAHAIM:

BIBLIOGRAPHIE.

1891. — La transmission du travail à distance. (*Revue universitaire.*)
1894. — Les hauts salaires aux États-Unis. (*Revue sociale et politique*, pp. 225 à 284.)
1894. — Choses d'Amérique. (Bruxelles, Weissenbruch.)
1894. — L'extension universitaire aux États-Unis. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, 1894, pp. 443 et suiv.)
1895. — Les hauts salaires aux États-Unis. (Gilon, Verviers, 112 pages.)
1895. — Sommaire d'un cours d'Extension Universitaire sur l'histoire des idées économiques. (Gand.)
1896. — La réglementation du travail du dimanche en Suisse. (Publications de l'Office du travail de Belgique, 1 vol., 145 pages.)
1896. — Notes de Suisse. Les lois protectrices du travail. (*Revue de l'Université de Bruxelles.*)
1897. — L'organisation internationale de la statistique du travail. (*Congrès international de la législation du travail*, pp. 399-407.)
1897. — Rapport sur le travail du dimanche en Suisse, présenté au Congrès du repos du dimanche. (Bruxelles.)
1897. — Rapport sur l'organisation internationale de la statistique du travail, présenté au Congrès de la législation du travail. (Bruxelles.)
1898. — Leçon d'ouverture au cours d'économie politique à l'école des sciences politiques et sociales. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, III, pp. 275-286.)

Annuaire de l'Académie.

1898. — I due aspetti della partecipazione ai benefici. (*Riforma sociale.*)
1898. — Analyse économique de la participation aux bénéfiques. (*Revue d'Economie politique*, III, p. 183; IV, p. 295.)
1898. — La participation aux bénéfiques. (Rousseau, Paris, 320 pages.)
1900. — Rapport sur le troisième concours quinquennal pour le prix de statistique fondé par M. Heuschling. (*Moniteur belge.*)
1900. — Du rôle d'une union internationale pour la protection légale des travailleurs. (Compte rendu du Congrès international pour la protection légale des travailleurs, Paris, p. 140.)
1900. — Analyse des volumes I et II du *Recensement général des industries et des métiers*. (Publications de l'Office du travail.)
1900. — Deelneming der werklieden in de winsten der patroons. (*Tijdschrift van het Willem's Fonds.*)
1900. — Quelques problèmes du salaire. (*Revue d'économie politique*, pp. 456 à 468.)
1900. — Du rôle d'une association internationale pour le progrès de la législation du travail. (Congrès international pour la protection légale des travailleurs, pp. 139 à 146.)
1901. — Die belgische Industrie und die Gewerbezählung von 1896. (*Allgemeines Statistisches Archiv*, Munich, pp. 97-170.)
1901. — La Belgique est-elle un pays de grande industrie? (*Écho de l'Industrie*, Charleroi.)
1901. — Chroniques sociales. (*Revue de Belgique.*)

Notice sur Emile Waxweiler.

1901. — Notice bibliographique sur les travaux de M. E. Solvay. (*Revue de l'Université de Bruxelles.*)
1901. — Klein- und Grossindustrie in Belgien. (*Soziale Praxis*, col. 273-277.)
1901. — Le recensement industriel belge du 31 octobre 1896. (*Bulletin de l'Institut international de statistique*, p. 166.)
1901. — Die belgische Lohnstatistik und die Lohngestaltung der Kohlenarbeiter, 1896-1900. (*Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, pp. 161 à 187.)
1901. — Notice sur les appareils statistiques exposés à Budapest en 1901. (Exposition internationale de machines et appareils statistiques, 6 pages.)
1901. — A quoi doit servir et comment faut-il organiser l'enseignement des sciences sociales particulièrement dans les universités belges ? (*Congrès des Sciences sociales*, Paris, 1900, pp. 60 à 75.)
1902. — Quelques problèmes du salaire. (*Syllabus Extension Université de Bruxelles*, 21 pages.)
1902. — Contribution à la question de la mobilité ouvrière en Belgique. (*Questions pratiques*, pp. 177 à 181.)
1902. — Heures de travail et salaires dans l'industrie belge. (*Revue d'économie politique*, pp. 576-607.)
1902. — Arbeiterschutz und Konkurrenzfähigkeit. (*Soziale Praxis*, col. 57-60.)
1903. — Recherches statistiques sur l'alimentation ouvrière. (Rapport à la IX^e session de l'Institut international de statistique, Berlin.)

1903. — Note au Congrès de démographie sur l'enquête de l'Institut de Sociologie Solvay concernant l'influence de la vie urbaine sur la dégénérescence des enfants. (Bruxelles.)
1903. — Note au Congrès international de statistique et de démographie sur la loi de la population de M. Caenderlier. (Bruxelles.)
1904. — Rapport sur le mémoire du concours de 1904 sur le rôle des trusts. (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, p. 205.)
1904. — Notice sur Adolphe Quetelet. (8 pages.)
1904. — Le charbon dans le Nord de la Belgique : le point de vue économique et social. (Actualités sociales de l'Institut de Sociologie Solvay, Bruxelles.)
1904. — Remarques sur les contributions énergétiques d'une enquête sur l'alimentation humaine. (*Revue d'hygiène alimentaire*, mai, pp. 113 à 116.)
1904. — La concurrence américaine et le rôle de l'ingénieur commercial. (*Revue économique internationale*, mai, pp. 559 à 638.)
1904. — La concurrence américaine et le rôle de l'ingénieur commercial. (*Comité central du travail industriel*, pp. 1 à 7.)
1905. — Rapport sur le prix Castiau décerné en 1905. (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, p. 359, pp. 3.)
1905. — Rapport sur le quatrième concours quinquennal pour le prix de statistique fondé par M. Heuschling. (*Moniteur belge*.)
1905. — Quelques pages de notre évolution industrielle. (Extrait de la *Patrie belge*, 12 pages.)

Notice sur Emile Waxweiler.

1905. — Quetelet. Notice biographique. (*La Meuse*, 17 pages.)
1906. — Notice sur les Notes et Mémoires publiés par l'Institut Solvay. (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, p. 183.)
1906. — La révolution industrielle en Belgique. (*La Nation belge*, 97 pages.)
1906. — Rapport au Congrès international d'hygiène alimentaire sur l'enquête des Instituts Solvay sur l'alimentation de 1,065 ouvriers belges. Paris, 36 pages.)
1906. — Esquisse d'une sociologie. (Bruxelles, Misch et Thron, 295 pages.)
1906. — Sur l'interprétation sociologique de la distribution des salaires. (Remarque additionnelle à l'ouvrage de Ch. Henry, *La mesure des capacités*, 13 pages.)
1906. — Le point de vue sociologique. Communication à propos d'une étude de M. E.-T. Hamy, sur la Vie rurale au XVIII^e siècle. (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, t. XXV, n^o 3, pp. 196 à 218.)
1906. — Avec HEGER et SLOSSE. Enquête des Instituts Solvay sur l'alimentation des ouvriers belges. (Congrès d'hygiène alimentaire, Paris, 36 pages.)
1907. — Le conflit des évaluations dans le débat du salaire. (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 1907, pp. 147 à 163.)
1907. — La sociologie dans la vie courante et dans la vie primitive. (*Almanach de l'Université de Gand*.)
1907. — Sur les ensembles indifférents et les ensembles sociaux. (*Syllabus de l'Institut de Sociologie Solvay*.)

1907. — A propos des expériences de J. Loeb sur les instincts. (*Syllabus*, 2 février 1907.)
1907. — Sur l'objet propre de la sociologie, comparée aux autres sciences sociales. (*Syllabus* du 2 février.)
1907. — Présentation de travaux sociologiques récents. (*Syllabus* du 2 février.)
1907. — Encore sur les sociétés végétales. (*Syllabus* du 2 février.)
1907. — Encore l'emploi épidémique du mot « social ». (*Syllabus* du 27 avril 1907.)
1907. — Dans quelle mesure la vie sociale des hommes est-elle déterminée par leurs représentations mentales ? (*Syllabus* du 27 avril 1907.)
1906. — La vie dans les phénomènes sociaux. (*Bulletin de l'Institut général psychologique*, pp. 225-251.)
1907. — Sur la modification des instincts et particulièrement des instincts sociaux à propos des variations expérimentales de Fréd. Houssay. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, 1907, 2, pp. 182 à 191.)
1907. — Le conflit des évaluations dans le débat du salaire. (*Bulletin de la Classe des Lettres*, n° 4, pp. 147 à 163.)
1908. — Rapport sur le prix Castiau décerné en 1908. (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, p. 204.)
1908. — Qu'est-ce qu'une fourmilière ? (*Syllabus* du 25 janvier.)
1908. — Le rôle de l'attention dans l'évolution de la vie sociale. (*Syllabus* du 25 janvier.)
1908. — Biologie et Sociologie. (*Syllabus* du 25 janvier.)

Notice sur Emile Waxweiler.

1908. — Le point de vue sociologique. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, Bruxelles, 1908.)
1908. — Sur l'excogitation des systèmes sociaux. (*Syllabus* du 25 janvier 1908.)
1908. — Sélections sociales et l'avenir de la civilisation. (*Syllabus* du 25 janvier.)
1908. — *La vie sociale*. (Bruxelles, Maeck, 16 p.)
1908. — The cost of old age pensions. (*Financial Review of Reviews*, pp. 16 à 20.)
1909. — Les Sociétés humaines avant l'âge du livre. (*Musée du Livre*, Extr., 31 pages.)
1909. — Avec BOUCHÉ, G. — Evolution mentale et évolution sociale. (*Syllabus* des 13 et 27 mars.)
1909. — L'enquête de l'Institut Solvay sur l'alimentation de la classe ouvrière en Belgique. (*Bulletin de l'Institut international de statistique*, t. XVIII, I, p. 78 et discussion.)
1909. — La statistique et les sciences de la vie. (*Bulletin de l'Institut international de statistique*, t. XVIII, I, pp. 51-52 et discussion.)
1909. — L'ouvrage du Dr Georges Bohn sur « La naissance de l'intelligence ». (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, 5/6, pp. 109 à 113.)
1909. — La statistique et les sciences de la vie. (*Revue des Idées*, 15 juillet, t. II, pp. 40 à 48.)
1909. — L'évolution de l'idée d'association des salaires et profits. (*Bulletin de la Classe des Lettres, Académie royale*, 5, pp. 223 à 255.)
1909. — L'évolution de l'idée d'association des salaires et profits. (*Revue économique internationale*, juin, pp. 468 à 498.)

1910. — La statistique des ouvriers industriels sans travail en Belgique. (Conférence internationale du chômage, Paris, vol. II, 10 pages.)
1910. — Une enquête sur l'alimentation ouvrière en Belgique. (*Comité central du travail industriel*. — *Bulletin*, septembre, pp. 621 à 629.)
1910. — L'Université de demain. (Paris, *Revue internationale de l'Enseignement*. Extr. 80 pages.)
1910. — Les actions de travail. (*Bulletin de la Fédération des industriels et des commerçants français*, mars. Extr. 4 pages.)
1910. — Une enquête sur l'alimentation ouvrière en Belgique. (*Revue économique internationale*. juin, pp. 545 à 555.)
1910. — Avec SLOSSE. — Enquête sur le régime alimentaire de 1,065 ouvriers. (Bruxelles, Misch et Thron, 260 pages.)
1911. — Abstract of the paper « How do wages vary? » (*British Association for the Advancement of Science*, Portsmouth. Extr. 1 page.)
1911. — Les pensions ouvrières et les principes d'une politique d'assurances sociales. (*Revue de Belgique*, 15 juillet. Extr. 16 pages.)
1911. — Abstract of the paper « Some methodological remarks on Totemism ». (*British Association for the Advancement of science*, Portsmouth, 2 pages.)
1911. — Some methodological remarks on totemism. (*Reports of the British Association for the Advancement of Science*. Portsmouth, 1 page.)
1911. — Les conséquences sociales de l'ignorance du mécanisme de la procréation chez les Australiens primitifs. Résumé. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, t. XXX, 7^e fasc., pp. 320 à 323.)

Notice sur Emile Waxweiler.

1911. — Grèves d'organisation et grèves de révolution. (*La Gazette*, 23 septembre. Extr. 2 p.)
1912. — Le droit de l'enfant au point de vue social. (*Le Droit de l'Enfant*, 14 pages.)
1912. — La durée du travail dans les usines à marche continue. (Liège, Bénard, 27 p.)
1912. — La question ouvrière, 1870-1913. La civilisation anglaise. (*Syllabus de l'Extension de l'Université libre de Bruxelles*, pp. 16 à 25.)
1912. — Sur un mode d'élaboration du droit : A propos de la consécration légale des conventions-tarifs de travail. (Académie royale de Belgique, *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques et de la Classe des Beaux-Arts*, n° 1, 1912, pp. 14 à 26.)
1912. — Sociale bewegingen in Vlaanderen sedert 1830. (*Vlaamsch België*, pp. 242 à 256.)
1913. → Lettre à M. Jules Mélotte à l'occasion du XXV^e anniversaire de l'invention de l'écrémeuse Mélotte, au sujet de la réduction de la journée de travail dans ses usines. (Remicourt, 5 pages.)
1915. — La Belgique neutre et loyale. (Lausanne, Payot, 304 pages.) Traduction allemande, anglaise, danoise, espagnole, italienne, néerlandaise, suédoise.
1916. -- Le procès de la neutralité belge. (Lausanne, Payot, 136 pages.) Traduction allemande.
1929. — L'élaboration sociale de l'écriture. (*Revue de l'Institut de Sociologie*, 1929, 143 pp.) — Ouvrage posthume.



Contributions aux « Archives Sociologiques ».
(Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay.)

1910. — La ségrégation des individus facteur d'évolution des espèces. (*Arch. soc.*, n° 1, 3 pages.)
1910. — Forme supposée prélogique de la mentalité primitive. (*Arch. soc.*, n° 3, 5 pages.)
1910. — Exemple d'association d'idées dans la mentalité primitive. (*Arch. soc.*, n° 4, 2 pages.)
1910. — Le rôle de l'attention dans les réadaptations du milieu. (*Arch. soc.*, n° 5, 6 pages.)
1910. — Psychologie individuelle, psychologie sociale et sociologie. (*Arch. soc.*, n° 7, 3 pages.)
1910. — Remarques méthodologiques sur les enquêtes de psychologie sociale. (*Arch. soc.*, n° 8, 3 pages.)
1910. — Energétique et sociologie. (*Arch. soc.*, n° 18, 4 pages.)
1910. — Sur un cas de perversion de l'instinct maternel. (*Arch. soc.*, n° 20, 3 pages.)
1910. — La mentalité primitive telle qu'elle apparaît dans la genèse de l'idée de l'âme. (*Arch. soc.*, n° 22, 5 pages.)
1910. — Le comportement des êtres et la vitesse des réactions chimiques internes. (*Arch. soc.*, n° 33, 6 pages.)
1910. — Avec PETRUCCI. — Éléments psychologiques du régime des castes dans l'Inde. (*Arch. soc.*, n° 41, 5 pages.)
1910. — Facteurs particuliers de l'élaboration et de l'évolution des dogmes. (*Arch. soc.*, n° 45, 8 pages.)

1910. — L'évolution d'une science : la chimie. (*Arch. soc.*, n° 46, 7 pages.)
1910. — Éléments d'une théorie de la formation et de l'évolution des légendes. (*Arch. soc.*, n° 63, 12 pages.)
1910. — Conception artificielle et conception naturelle du droit. (*Arch. soc.*, n° 67, 5 pages.)
1910. — Rôle des contingences d'adaptation au milieu dans la genèse des institutions communales au moyen âge en Flandre. (*Arch. soc.*, n° 77, 22 pages.)
1910. — Vie sociale instinctive, spontanée et consciente. (*Arch. soc.*, n° 89, p. 4.)
1910. — Influence du fait sur les idées collectives. (*Arch. soc.*, n° 99, 2 pages.)
1910. — L'économie politique et la sociologie. (*Arch. soc.*, n° 100, 2 pages.)
1910. — Nécessité biologique ou finalité de la mimique. (*Arch. soc.*, n° 103, 6 pages.)
1910. — Sur l'homogénéité mentale d'un groupe. (*Arch. soc.*, n° 106, 4 pages.)
1910. — Sur le rôle de la dissociation des idées dans les jugements sociaux. (*Arch. soc.*, n° 107, 4 pages.)
1910. — Comment le milieu peut empêcher l'exploitation productive du milieu physique et l'évolution de la civilisation. (*Arch. soc.*, n° 111, 15 p.)
1910. — Les obstacles psychologiques à une organisation du marché monétaire. (*Arch. soc.*, n° 114, 5 pages.)
1910. — La sociologie fonctionnelle et la possibilité d'une technique sociale. (*Arch. soc.*, n° 118, 2 pages.)
1910. — La tendance au moindre effort et les facteurs de l'organisation sociale. (*Arch. soc.*, n° 123, 8 pages.)

1910. — Communauté de tendances individuelles et imitation dans l'art. (*Arch. soc.*, n° 127, 3 pages.)
1910. — Sur les origines du droit. (*Arch. soc.*, n° 129, 2 pages.)
1910. — De la représentation des institutions dans les milieux sociaux incultes. (*Arch. soc.*, n° 132, 3 pages.)
1910. — Avec DECHOLY. — Ce qu'il y a de comparable dans les jeux des primitifs adultes et des enfants civilisés. (*Arch. soc.*, n° 137, 10 pages.)
1910. — Les interventions de la raison dans l'organisation sociale. (*Arch. soc.*, n° 141, 14 pages.)
1910. — Sur l'idée collective du normal et du raisonnable. (*Arch. soc.*, n° 142, 9 pages.)
1910. — Avec DE SELYS LONGCHAMPS. — Agglomération d'êtres vivant sous l'action d'un tropisme. (*Arch. soc.*, n° 165, 7 pages.)
1911. — Sur une évolution par appel à l'opinion commune. (*Arch. soc.*, n° 168, 3 pages.)
1911. — Que peut être une sociologie juridique ? (*Arch. soc.*, n° 179, 8 pages.)
1911. — Comment agit le milieu social dans les bas-fonds des grandes villes. (*Arch. soc.*, n° 183, 9 pages.)
1911. — Le rôle des instincts humains et celui du milieu social dans l'élaboration de la morale. (*Arch. soc.*, n° 193, 8 pages.)
1911. — Essai d'une théorie générale des rites et des cérémonies. (*Arch. soc.*, n° 203, 16 pages.)
1911. — Sur les caractères sociaux apparents de la prière. (*Arch. soc.*, n° 223, 11 pages.)
1911. — Sur le rôle de la sociologie et de la statistique dans l'explication des faits sociaux. (*Arch. soc.*, n° 227, 9 pages.)

1911. — Facteurs sociaux de l'élaboration scientifique dans les théories du prêt à intérêt. (*Arch. soc.*, n° 246, 14 pages.)
1911. — Sur l'évolution des fonctions sociales et notamment de l'éducation. (*Arch. soc.*, n° 264, 8 pages.)
1911. — Conditions de l'assimilation juridique observées dans les essais d'incorporation au code des conventions-tarifs de travail. (*Arch. soc.*, n° 285, 13 pages.)
1912. — Essai de présentation systématique des contributions aux Archives sociologiques, publiées au cours des deux dernières années. (*Arch. soc.*, pp. 1-6.)
1912. — Sur la classification et l'évolution des types d'organisation sociale. (*Arch. soc.*, n° 315, pp. 372-384.)
1912. — Sur le caractère prématuré des indications statistiques dans l'interprétation des faits sociaux. (*Arch. soc.*, n° 316, pp. 385-390.)
1912. — Sur les conditions sociales de la formation et de la diffusion d'une doctrine scientifique dans ses rapports avec la religion et la magie. (*Arch. soc.*, n° 336, pp. 916-936.)
-